WINNIPEG, MANITOBA, MERCREDI, 16 OCTOBRE 1918 — NUMERO 23

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"

ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis $1.50
Union Postale $2.00

LA LIBERTE

Imprimé et pub[lié pa]r la WEST CANADA PU[BLISHING CO.] LTD.
619 Ave McDer[mot].
Téléphones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

C'EST LE TEMPS!

HATEZ-VOUS

Dès le premier novembre prochain, le prix d'abonnement à la "Liberté" sera de deux piastres l'an. Les administrateurs du journal ont dû en venir à cette décision devant la hausse constante du papier à journal. A dire vrai, il n'y a pas de hausse du prix de l'abonnement, puisque nous permettons à tous nos abonnés de se prévaloir, d'ici au 1er novembre, du prix actuel d'abonnement, et de payer non seulement un an, mais deux, trois ans et plus en avance.

Quelques-uns de nos lecteurs nous ont demandé si cette augmentation s'appliquait aux abonnement déjà payés. Non, aucunement. Il n'a jamais été question de cela. Pas plus que dans l'avenir il ne saurait être question de réclamer plus à ceux qui profitant de notre offre payeront un, deux ou trois ans en avance.

NOS ABONNES DE SAINT-BONIFACE peuvent se dispenser de venir à nos bureaux de Winnipeg, s'ils veulent bien s'adresser à notre succursale de Saint-Boniface, Edifice Provencher.

Hâtez-vous. Le 1er novembre, ce sera trop tard.

FEU PAUL-EMILE LAMARCHE

M. Paul-Emile Lamarche, ancien député du comté de Nicolet et l'un des plus valeureux champions de la cause française et catholique au Canada, est décédé vendredi soir dernier à Montréal. Il a été victime de l'épidémie d'influenza qui ravage les villes de l'Est.

Un groupe de jeunes de Saint-Boniface fera, à ses frais, chanter une grand'messe pour le repos de l'âme de ce bon chrétien et de ce bon Canadien-français.

A TRAVERS LA VIE COURANTE

La légende du patois canadien

Malgré les coups qu'elle reçoit de divers côtés, tels les témoignages explicites de Français distingués, la légende du patois canadien-français ne meurt pas. Elle est entrée dans le cerveau d'un grand nombre de nos concitoyens anglais. Elle n'en sortira pas facilement. Qui a donné naissance à ce mensonge? Entre différentes causes indiquées récemment, il en est deux qui semblent avoir contribué puissamment à le créer: le livre du docteur Drummond, **The Habitant**, où l'auteur met à tort dans la bouche des nôtres un langage qui est un mélange incohérent d'anglais et de français, et les déclarations fausses de quelques professeurs des Etats-Unis, d'origine française, désireux d'évincer dans la lutte pour la vie tout un groupe de concurrents.

Circulaires regrettables

Avouons aussi que quelques-uns parmi nous ont pu se rendre coupables de certaines négligences ou maladresses regrettables, ainsi ces circulaires des Chevaliers de Colomb canadiens, rédigées en un français pitoyable et portant les noms de deux Anglais et d'un Canadien français. Elles ont été désavouées par ce dernier. Mais plus d'un qui les lira, maintenant que le vent de la publicité les a emportées de différents côtés, ne connaîtra pas ce désaveu: tel Français de France, tel Anglais cultivé. Ils en attribueront la rédaction au signataire canadien-français et concluront à l'existence, chez nous, d'un patois.

Que faire pour tuer cette légende? Evidemment, avant tout, parler et écrire notre langue le mieux possible, ne négliger aucun détail, nous imposer pour cela une discipline sévère. Mais ce n'est pas encore suffisant. Des interventions énergiques s'imposent de temps en temps. Nous voulons en signaler une qui vient de donner d'excellents résultats.

Un article du "Collier"

En janvier 1918, un avocat au barreau de Montréal, M. J.-A.-E. Dion, s'abonnait à la grande revue de New-York, le **Collier**. Il posa cependant à l'agent une condition expresse, que l'administration accepta: la revue ne publierait aucun article libelleux, faux et injuste pour les Canadiens français, et contenant des faussetés à leur égard."

Or, le 13 avril 1918, dans un article intitulé **Conscription in Canada**, le **Collier** parlait du patois des habitants canadiens-français. M. Dion s'empressa de protester. Il cita l'opinion de Labori et de quelques autres, puis exigea une rétractation. Elle lui fut refusée après de vagues explications de l'auteur même de l'article, un M. Meltzer, ancien critique théâtral, à Paris, du **New York Herald**. M. Dion se décida alors à poursuivre.

Devant les tribunaux

Se disant blessé et humilié lui-même, comme membre d'une famille d'habitants, par le jugement qu'avait porté le **Collier**, et se basant sur les termes de son contrat, il demande aux tribunaux que la revue soit condamnée à lui rembourser le prix de son abonnement, à se rétracter au sujet du langage des Canadiens français, à publier enfin, dans un délai d'un mois, le jugement qui sera rendu; à défaut de quoi elle devra payer la somme de $100.00.

Cette poursuite fut déposée à la Cour supérieure de Montréal, le 12 août dernier. Or, il y a quelques jours, l'avocat de la défenderesse est venu offrir au demandeur de régler la chose. La revue reconnaît maintenant son erreur et est prête à publier l'article que voudra bien lui envoyer M. Dion sur le vrai parler des Canadiens français. Victoire par conséquent complète et qu'il faut mettre au crédit des méthodes énergiques.

Règlements du Barreau

Cet incident nous a amenés au Palais. Profitons-en pour admirer ensemble la dernière édition d'une brochure intitulée: **Loi organique et Règlements du Barreau de la Province de Québec.** Si les éditeurs n'ont pu modifier le texte de la loi, ils ont donné au moins une rédaction plus française aux règlements. Ceux-ci, outre la pureté du style, caractérisée ici principalement par la propriété des termes, possèdent en certaines parties une élégance plutôt rare dans ces matières. Il convient de féliciter publiquement les auteurs de cette transformation.

Une intervention du procuruer général

Puisque nous sommes en frais de distribuer des louanges aux disciples de Thémis, eh bien! allons jusqu'au bout, je veux dire jusqu'à la tête, et offrons-en une gerbe au procureur général de la province, le premier ministre même de Québec, sir Lomer Gouin.

Bien que l'**Association du Barreau canadien** compte plusieurs membres de notre nationalité, bien que quelques-uns de ceux-ci eussent déjà parlé à la convention qu'elle tenait à Montréal, au commencement de ce mois, on en était rendu au deuxième jour et aucune parole française ne s'était encore fait entendre, pas même celle du délégué de la France qui avait cru devoir lire son mémoire en anglais. Invité à dire quelques mots, sir Lomer n'hésite pas à s'exprimer en français; et—voyez le secret enchaînement des choses—comme s'il eût trouvé aussitôt dans cet acte sa récompense, comme si de parler sa langue, en cette circonstance, lui eût communiqué une vertu particulière, les paroles qui tombèrent de sa bouche furent une ferme revendication de nos lois civiles et municipales. Ainsi les actes fiers s'engendrent les uns les autres. Il n'est que de poser le premier.

Autre légende

Ce n'est pas assurément du patois que le représentant du barreau parisien entendit ce jour-là. Le langage de notre premier ministre sonne sans doute le bon français, le français tel que le parlent en France les gens instruits! Eh bien! si stupéfiant que cela semble, il paraît que non, car il paraît que le langage des Canadiens français cultivés, bien qu'il n'ait rien du patois, n'est pas cependant moderne: il retarde, il est comme figé dans le dix-septième siècle! . . . Qui dit cela? Différents publicistes dont un, tout récemment, journaliste au **Gaulois**. Lisons ces lignes citées par le **Nationaliste** du 25 août dernier: "C'était un charme d'entendre ce Canadien, d'origine française, (M. Fernand Rinfret) parler la langue de ses ancêtres avec le plus pur accent tourangeau et dans ce style adorable du XVIIème siècle, qui s'est conservé là-bas, comme un reflet de notre épopée coloniale."

Vous entendez bien—et ce n'est pas la première fois qu'on l'écrit—nous parlons le "style adorable du XVIIème siècle"! La bonne intention y est, je veux bien le croire, mais la vérité? Que dans nos campagnes quelques vieilles expressions, quelques prononciations et tournures de phrases désuètes se soient conservées, soit—et c'est ce qui a permis à Tardivel lui-même d'écrire, tout en avouant qu'il y avait là une figure de rhétorique: "Nos cultivateurs, nos braves habitants parlent comme parlait Louis XIV";—mais que ce langage des Canadiens français cultivés diffère de celui d'aujourd'hui, cela me semble un légende de la plus belle eau, moins pernicieuse peut-être que d'autres, mais nocive quand même.

Le style de nos écrivains

Prenons, par xemple, les principaux collaborateurs de l'**Action française**—la pléiade en est assez brillante pour qu'on puisse y trouver les vrais représentants de notre littérature—comment affirmer que les articles de Mgr Gauthier et de Mgr Pâquet, d'Edouard Montpetit, d'Antonio Perrault, d'Omer Héroux, de l'abbé Groulx, des PP. Lalande et Lamarche, ne sont pas d'un français moderne, du style dont se servent les bons écrivains d'aujourd'hui? Qu'on en extraie quelques passages où le sujet traité ne révèle pas la nationalité de leurs auteurs, et je défie n'importe quel Français de dire: c'est du canadien, ou encore: c'est écrit dans le style du XVIIème siècle. Me permettra-t-on d'en appeler à ma propre expérience? J'ai eu naguère l'occasion de parler en France, presque chaque jour, durant un mois, devant des auditoires nombreux, et jusqu'au moment où quelqu'un révéla que j'étais Canadien, aucun de mes auditeurs ne le soupçonna, aucun, j'en suis sûr, ne songea au style du XVIIème siècle. J'étais autant du XXème que l'aimable Breton qui m'accompagnait.

Je ne nierai pas qu'il y ait quelque différence entre notre parler et celui des Français de France, des Français de Paris en particulier, mais cette différence ne se trouve pas tant dans la tournure de la phrase et les expressions employées—sauf pour les anglicismes qui ne font pas partie cependant du "style adorable du XVIIème siècle"—que dans notre prononciation empâtée, dans notre articulation molle et confuse.

Comment nous progressons

Si je proteste contre cette seconde légende, c'est d'abord par amour de la vérité, ensuite parce que quelques esprits forts semblent trop heureux de la propager. Elle va si bien dans le tableau qu'ils se plaisent à tracer de notre race. Parce que nous sommes restés fidèles à nos traditions, à celles qui ont fait notre peuple et lui gardent ses qualités ethniques, on nous accuse de rester figés dans le passé, de piétiner sur place, d'être des arriérés. Nous le sommes moins, en vérité, que ceux qui ont avancé en sortant de la voie traditionnelle, en reniant la foi et les moeurs de leurs ancêtres . . . Ce n'est pas avancer, cela; c'est rebrousser chemin, c'est reculer.

Notre langue—chose vivante—a évolué ici comme elle a évolué en France. Elle n'a pas adopté, il est vrai, tous les néologismes des dernières années, elle a peut-être aussi conservé certaines expressions qui tendent à disparaître, mais elle s'est enrichie quand même des précieux apports de la littérature du XIXème siècle, elle a profité des travaux de ces écrivains, elle s'est faite plus colorée, plus vive, plus prenante. Que cette nouvelle légende disparaisse donc au plus tôt avec celle du patois canadien! Elle ne mérite pas un meilleur accueil.

Pierre Homier.
(L'**Action française**, Montréal.)

LA PORTE RESTE OUVERTE

(**Le Droit**)

C'est avec un soupir de soulagement que le public du monde entier a lu aujourd'hui la réponse du président Wilson à la demande de **paix du chancelier d'Allemagne.**

Cette réponse, dont on pourra lire le texte dans la huitième page, est loin d'être aussi dure et aussi péremptoire que les journaux de langue anglaise du Canada et des Etats-Unis le demandaient lundi dernier.

Le président Wilson dit:

"Avant de faire une réponse à "la requête du gouvernement im"périal allemand et afin que cette "réponse soit aussi franche et aus"si claire que le requièrent les in"térêts vitaux en jeu, il est né"cessaire de connaître le sens exact "de la note allemande."

Il demande alors "si l'Allemagne accepte les quatorze propositions du 8 janvier et des discours subséquents et si la dicussion de la paix ne portera que sur leur application pratique."

Quand à l'armistice, le président Wilson déclare qu'il est impossible tant que l'Allemagne n'aura pas retiré ses troupes du territoire envahi. Il demande, de plus, si le nouveau chancelier parle au nom du peuple allemand ou simplement au nom de l'élément militariste.

Comme on le voit, cette réponse laisse la porte ouverte à des négociations futures et tout fait espérer que la paix, cette fois, ne tardera pas à venir mettre fin à l'horrible hécatombe qui dure depuis déjà quatre ans.

* * *

La réponse du président Wilson donne une haute idée de sa force et de son indépendance, car elle n'est pas du tout ce que la presse entière du pays voulait qu'elle fût. Pour tous les journaux, la seule réponse à donner au Chancelier allemand, c'était "la force, la force sans mesure, jusqu'à la reddition sans condition".

Voici quelques extraits des principaux journaux américains, tendant à peser sur la décision de Wilson:

Le "New-York World": L'autocratie se fera entendre encore maintes fois avec une humanité toujours plus grande avant qu'elle se rende finalement sans condition.

Le "New-York Journal": Ce que le prince Maximilien demande et tout ce qu'il demande est: "La paix par négociations . . ." Une paix prussienne. Ce qu'il demande est un armistice; c'est toujours le même vieux piège. Il n'y aura pas d'armistice; il n'y aura pas de négociations tant que l'Allemagne n'accusera pas sa faute en se rendant sans condition. Nous ne faisons que commencer à combattre.

La "New-York Tribune": Nous n'avons qu'une condition de guerre—une seule—et c'est de nous servir de la force, de la force jusqu'à l'extrémité, de la force sans mesure et sans limite jusqu'à ce que nous ayons détruit pour toujours en ce monde la chose indécente, intolérable et criminelle qui montre maintenant sa main hideuse.

Le "Boston Post": Il y a, il peut y avoir, il n'y aura qu'une seule réponse: une reddition sans condition d'abord.

Le "Providence Journal": Il semble incroyable que l'Allemagne pense que ses élucubrations sur les droits des nations vont amener les Alliés à baiser ses mains ensanglantées au moment où elle va subir son jugement, tôt ou tard.

Le "Philadelphia Press": La paix dans le temps actuel serait un pacte par négociations et serait une victoire pour l'Allemagne.

Le "Philadelphia Record". Si réellement les puissances centrales sont prêtes à cesser la lutte, qu'elles la cessent et demandent aux Alliés leurs conditions.

Le "Philadelphia Public Ledger": Le dernier refus du président à faire un marché ou un compromis avec des hommes sans honneur est final et absolu. L'offensive de paix allemande tombera ainsi qu'est tombée leur offensive.

Le "Cleveland Plaindealer": Il ne peut y avoir qu'une conclusion de la guerre. Les combattants ne cesseront jamais avant que Potsdam soit réduit en poussière.

La "Tribune", de Chicago: Il n'y a qu'une seule réponse à de telles offres de pourparlers qui ont été faites ou annoncées. Cette réponse c'est la suivante: redoublons d'effort contre l'ennemi.

* * *

Le président Wilson est resté sourd à tous ces cris et à tous ces appels à l'intransigeance et à la violence. Il n'a considéré que l'énormité des intérêts en jeu, la possibilité d'éviter la mort de milliers de valeureux soldats et d'obtenir fermer la porte entr'ouverte.

Bien plus, il a senti qu'il avait besoin, pour faire la paix comme pour faire la guerre, de l'appui du peuple américain tout entier et il a convoqué, hier après-midi, les représentants de la presse américaine, ce puissant facteur de l'opinion publique.

Nous ignorons ce qui s'est passé à cette conférence, mais, on peut voir, ce matin, un changement complet dans le ton et l'attitude de toute cette presse si violemment acharnée, hier encore, contre la perspective d'une paix par négociations.

La "Presse Associée" annonce que tous les journaux sont satisfaits de la réponse de M. Wilson.

Le "New-York World", le "New-York Tribune", la "Chicago Tribune", le "St. Louis Globe and Democrat", le "Providence Journal", le "Philadelphia Enquirer", le "New-York Journal of Commerce" et le "Cleveland Plaindealer" disent tous la même la vraie paix par un échange sincère de vues: et il n'a pas voulu chose.

Ils sont satisfaits de la réponse de M. Wilson, qui met le gouvernement allemand dans la situation de prouver sa sincérité et l'empêche de se retourner vers le peuple et de dire: "Voyez, nous avons accepté les conditions de paix des Alliés et ils ont refusé. Il ne reste plus qu'à combattre pour défendre notre existence".

Si l'on relit, cependant, l'opinion de ces mêmes journaux, telle qu'exprimée lundi, au lendemain de la note allemande, on voit qu'ils demandaient précisément ce refus absolu.

* * *

Dans ce changement total de front de la presse américaine, on voit la force du président Wilson et son emprise sur l'opinion publique. Les journaux de tout le pays savent maintenant où s'en tenir et le président sera libre dans son action diplomatique.

Il se montre favorable à la conclusion de la paix, mais il veut prendre ses précautions pour que les sacrifices énormes généreusement consentis par la France, l'Angleterre, la Belgique, l'Italie et le peuple américains, ne soient pas vains.

Il ne refuse pas l'armistice . . . il demande simplement que l'injustice de l'invasion du territoire belge et français soit supprimée. Il ne refuse pas de traiter avec Maximilien, il veut simplement savoir qui il représente. Il ne rejette pas la requête de l'Allemagne, il demande simplement des éclaircissements sur les parties qui semblent obscures et peuvent donner lieu à de fausses interprétations.

Il nous semble que la réponse de M. Wilson est ce qu'elle devait être dans les circonstances et qu'elle permet à tous d'espérer la paix finale bientôt, si l'Allemagne est réellement sincère dans son désir d'éviter une plus grande effusion de sang.

Sans doute, il faut s'attendre à certains tâtonnements, à quelques hésitations, à des délais inévitables, mais, comme nous l'avons dit plus haut, la porte reste ouverte et nous avons lieu d'espérer en une paix prochaine . . .

J.-Albert Foisy.

L'UNITE DE COMMANDEMENT

Comment elle fut décidée

Dans le **Gaulois** du 8 septembre, Memor raconte comment fut décidée l'unité de commandement pour les troupes alliées.

"Je voudrais raconter ici comment cette réplique nécessaire à la redoutable unité de direction des armées allemandes fut décidée, dès le 24 mars, c'est-à-dire le jour même où l'armée von Hutier culbutait la . . . armée anglaise devant Ham. C'était au front, à Doullents. Autour d'une table étaient réunis MM. Poincaré, lord Milner, Clémenceau, le maréchal Douglas Haig et les généraux Foch et Pétain.

Les conséquences du recul de la . . . armée anglaise, l'obligation d'envoyer d'urgence des réserves françaises pour boucher la brèche ouverte dans nos lignes, furent tout de suite étudiées.

Et l'on en arriva à parler du seul remède qui pouvait guérir à jamais le mal dont nos armées souffraient depuis trois ans et demi: l'unité de commandement. Il y eut, comme on peut s'en douter, de sérieuses divergences de vues sur ce sujet et de légitimes susceptibilités à ménager.

Mais le général Foch se fit l'apôtre d'une doctrine souveraine. Ce beau soldat devint, en quelques instants, l'avocat inspiré d'une cause dont dépendait le salut commun. La voix vibrante, le geste énergique, il fit tressaillir ses auditeurs par un exposé magistral de la gravité des événements. Il indiqua les mesures à prendre immédiatement, jeta les bases d'un plan d'ensemble, dans lequel toutes les éventualités étaient prévues, montra qu'un seul cerveau devait concevoir et ordonner toutes les articulations d'une bataille défensive, en attendant de pouvoir diriger les articulations d'une grande bataille offensive. Tous l'écoutaient et, sur le tapis de la table, sa main nerveuse semblait pétrir l'avenir.

Puis il se tut. M. Clémenceau, ramassant tous les arguments énoncés en un de ses saisissants raccourcis dont il a le secret, acheva de convaincre. Il s'agissait du salut des armées, il s'agissait de ne point laisser sombrer, dans la continuation d'une stérile méthode, la cause de l'humanité. Il faut dire, à l'honneur de lord Milner, du maréchal Douglas Haig et du général Pétain qu'ils montrèrent en cette occasion la plus patriotique abnégation. L'Angleterre acceptait de nous laisser la direction de ses belles armées; le maréchal Haig acceptait d'obéir aux conceptions et aux ordres d'un général français; le général Pétain, depuis peu généralissime, acceptait, tout en gardant son titre, d'être le collaborateur de celui qui, la veille encore, était sous ses ordres.

On ne saurait trop les louer tous trois d'avoir fait passer les intérêts supérieurs des Alliés avant toute considération personnelle.

Après cette conversation autour d'une table, eut lieu dans l'allée du jardin du quartier général anglais une promenade historique. M. Poincaré y a fait allusion dans le discours qu'il prononça en remettant au maréchal Foch son bâton de maréchal.

". . . Mais c'est surtout, a-t-il dit, dans les journées tragiques des 24, 25 et 26 mars dernier que vous avez donné la mesure de votre caractère et que votre liberté d'esprit, votre clairvoyance, votre sang-froid ont eu raison du péril. M. le président du Conseil et moi, nous savons, à Doullens, devant la mairie, une allée de jardin où il fut aisé d'entrevoir votre bâton de maréchal."

Le général Foch marchait, dans l'allée sablée, ayant à sa droite le maréchal Haig et à sa gauche le général Pétain. Derrière eux, suivaient MM. Poincaré et Clémenceau. A un moment le groupe de tête s'arrêta et l'on vit le nouveau généralissime tracer le dessin du front sur le sable avec le bout de sa canne. Puis, de sa voix claire, il expliqua comment il entendait arrêter la marche de l'envahisseur. Et tout à coup on entendit ces paroles, fortement prononcées:

— Oui, nous vaincrons. Nous vaincrons devant Amiens et, s'il le faut, derrière Amiens; nous vaincrons devant Soissons et, s'il le faut, derrière Soissons; nous vaincrons devant Paris et, s'il le faut, derrière Paris; nous vaincrons devant Bourges et, s'il le faut, derrière Bourges . . . Mais ce dont je suis sûr, c'est que nous vaincrons.

Deux fois dans la même journée le nouveau généralissime prenait possession de l'avenir . . .

IN MEMORIAM

L'autre matin, au milieu des regrets de ceux qui l'avaient connu et aimé, on récitait, à Aubigny, les dernières prières de l'Eglise, sur la dépouille mortelle d'un enfant de quinze ans.

Sauf pour sa famille et ses intimes, rien dans cette vie, si ce n'est sa fin prématurée, n'avait frappé l'attention. Pourtant celui dont le prêtre bénissait le cercueil, avait, dans son humble sphère d'action, livré les bons combats, pratiqué les plus belles vertus et fait penser ainsi quelque peu, aux Gonzague et aux Stanislas.

Caractère pétri de franchise, de force et de saine bonne humeur, âme généreuse et avide de sacrifices, coeur ardent et fait pour les plus nobles affections, Pierre Fisette, dès ses premières années d'étude, avait su capter, sans le savoir, l'estime de ses supérieurs et l'affection de ses confrères.

Aussi quel type d'élève il s'est montré: doué de talents solides qui semblaient lui promettre un fécond avenir, il était passionné pour l'étude. Jamais l'échec ne faisait fléchir cette volonté trempée d'acier. Même dans les moments pénibles que doit affronter parfois l'écolier studieux un peu arriéré, Pierre ne désarmait pas. Travail attentif et raisonné, questions pétillantes d'à propos, heures de classe surérogatoires, tout était mis à contribution pour se donner la satisfaction du devoir accompli. Et Dieu bénissait les efforts. Bref, le jeune séminariste était l'écolier tel que rêvé par l'éducateur expérimenté et qui peut défier sans crainte, les exigences du magister le plus perspicace.

En récréation, Pierre, de studieux devenant gai compagnon, savait être bon et serviable pour tous. Les jeux n'avaient pas de plus ferme partisan, et les surveillants devinaient que le bon esprit aurait toujours victoire dans le groupe, où le petit élève d'Aubigny avait son opinion à exprimer et à défendre.

Le caractère affectueux, bienveillant et ferme du jeune élève de méthode lui avait assuré de chaudes sympathies, mais ses qualités morales surtout étaient garant de l'espoir qu'on mettait en Fisette. Qui de ses amis n'a pas admiré son entière et joyeuse soumission à l'autorité. Qui peut oublier sa piété ardente et sincère, faite non de sensiblerie, mais de convictions profondes. Communions, visites au Saint Sacrement, tenue à la chapelle, tout décelait chez Pierre un amour sincère pour son Dieu, à qui il avait juré d'être apôtre. Oui, cet adolescent voulait être prêtre. Par le sacrifice, par la prière et sous une direction habile et expérimentée, le jeune séminariste se préparait joyeusement au divin ministère. Et ce ministère eût été fructueux, car le futur apôtre était un ange. La parole de l'un de ses directeurs le confirme. Insister sur cet amour de Pierre pour la belle vertu, sur les soins qu'il prenait pour protéger ce don inestimable, au milieu des dangers qui nous menacent, surtout quand on a quinze ans, serait travail inutile. Tout prouvait que sous l'oeil limpide et franc se cachait une innocence jalousement gardée.

De Pierre Fisette, disons donc en toute vérité avec saint Augustin: "Il a cherché sa satisfaction dans le devoir." La mort a passé. Ce soir, pendant que nous pleurons sur notre ami, il repose en paix. Dans notre deuil, qu'une parole du divin Maître nous console: "Dormit amicus noster". Il dort, notre ami, et du sommeil des justes. Il voulait être un sauveur d'âmes, et Dieu, dans sa miséricorde, a avancé pour lui le moment de faire du bien à ceux qu'il aimait.

Vous, parents désolés, qui pleurez à bon droit un fils disparu, que les vues de foi que vous avez inculquées à Pierre soient votre consolation et votre force. Jésus l'a dit, votre enfant, il n'est pas mort, mais il vit là-haut. Du ciel, il vous aime encore, vous sourit, vous protège. Ce fils, depuis longtemps, vous l'aviez donné au divin Maître et Il a accepté votre offrande. C'est peut-être à votre généreux sacrifice que votre Pierre doit son ciel.

Puissent aussi nos témoignages de sincères et vives sympathies être un adoucissement à votre profond et légitime chagrin.

Jean des Erables.

LE JEU DES SURNOMS

De "Oui":

De même que nos poilus ont donné des surnoms — et combien spirituels! — aux engins allemands, nos ennemis ont trouvé des épithètes pour certains des nôtres.

Naturellement, ces surnoms sont empreints de toute la grâce germanique.

Ils appellent nos mitrailleuses: machines à faucher, machines à minauderies, burettes à eau, cassepierres, perce-barils, tante balbutiante, etc.

Nos compagnies de mitrailleuses sont pour eux les clubs de meurtre, nos shrapnells les bêtes noires ou les truies noires.

Pourtant, rendons-leur cette justice: ils ont découvert pour notre 75 un qualificatif qui n'est pas dépourvu d'exactitude: le chien de garde!

LE COIN DES DAMES

LE CLOITRE

UNE foule compacte envahit le monastère. C'est la dernière chance que nous avons d'en pénétrer un peu les recoins mystérieux. Dans quelques heures on y mettra les verrous, et désormais, ce ne sera qu'à travers d'étroits carreaux qu'il nous sera permis de communiquer avec celles qui l'habitent. Les curieux se pressent dans les corridors et les escaliers pour voir, sans doute, ce qu'est réellement cette "prison"—c'est du moins la façon de voir d'un bon nombre—où se cachent les Epouses du Christ.

Les grilles en font frissonner plusieurs, la nudité des planchers et des murailles, la pauvreté qui se rencontre à chaque pas n'est guère comprise de ceux qui ne rêvent qu'aises et luxe de tous genres. Et il n'en manque pas pour plaindre de tout leur coeur "compatissant" celles qui se sont vouées pour la vie, sur un appel du Maître, à tant d'austérité. Non, on ne croit pas au bonheur possible sous ces murs, et pourtant il y habite assurément. D'ailleurs comment en douter? Ne le lit-on pas dans leurs physionomies reflétant la paix, ne le sent-on pas vibrer dans leurs conversations, ne le portent-elles pas enfin dans les plis de leur longue robe blanche, qu'on leur voudrait enlever pour s'en faire un talisman?...

La chapelle blanche où elles prient à chaque instant du jour, invite à la piété, et sitôt que nous y sommes nous-mêmes, nous sentons descendre en notre âme une paix bienfaisante qui nous fait oublier comme par enchantement les faux bruits du dehors. Là, les mauvaises impressions, les désillusions, les déboires qui nous poursuivent journellement hélas! tout s'efface. C'est comme si nous prenions un bain de courage qui nous rendra plus fort pour affronter les luttes qui nous attendent à la porte du sanctuaire. Est-ce à dire que celles qui ont donné leur vie à Dieu, n'aient pas elles-mêmes leurs combats à soutenir? Non, mais c'est différent de nous. Elles ignorent les ambitions qui révoltent, les rivalités qui dégoûtent, la jalousie qui ronge les coeurs, puis la voix de Celui qui console arrive plus directement à leurs coeurs sans cesse attentifs et aux aguets, nullement distraits par les inquiétudes du siècle.

Nous sortons de la chapelle pour passer le seuil de l'humble cellule de la Soeur du Précieux-Sang. Elle n'a qu'un prie-Dieu, qui sert à la fois d'oratoire, de secrétaire et de bibliothèque; une petite table à toilette, une corniche plutôt, dont l'exiguité désolerait la jeune mondaine qui a tout un attirail d'objet de beauté qui ne servent pas toujours, par exemple, à l'embellir...: un lit: juste ce qu'il faut pour répondre au désir de Dieu qui nous a donné Lui-même l'exemple du repos. Des chaises? au fait, je n'en ai point vu... Les hôtes accoutumés de la chambrette sont le Christ et l'Immaculée Vierge Marie. En ces deux Amours, se trouvent réunies toutes les affections sacrifiées de celle qui est morte au monde... On n'y voit ni tentures ni tapis, c'est pauvre! Mais la petite soeur contemplative qui y repose et y prie, se trouve riche de tous les trésors que le vulgaire mortel ne connait pas. Le programme de sacrifices et de pénitences qui remplit sa vie sonne dûr aux oreilles qui n'en ont pas l'habitude, mais c'est dans ce programme même qu'elle cueille les douceurs les plus suaves.

Les Soeurs du Précieux-Sang viennent chez nous dans le but de prier et souffrir pour ceux qui n'en font rien. Surtout, elles viennent étendre un manteau protecteur sur les âmes de nos chers petits enfants, pour les protéger contre les vautours qui veulent les étouffer dans leurs serres. Elles ont donc l'assurance d'un accueil généreux de notre part, à tous. L'oeuvre à laquelle elles consacrent leur vie va s'ajouter à tant d'autres aux sublimes beautés qui ornent déjà de royale façon notre Saint-Boniface. Ironiquement ou autrement, on la nomme la "ville sainte". Tant mieux, vraiment; à nous de ne pas abuser d'une telle faveur du ciel. Qu'importe la malice des gens qui ne comprennent pas, si par ces remparts renforcés, ceux qui ont charge d'âmes parviennent à éloigner de nous les ombres sinistres qui nous suivent avec tant d'acharnement?

JACQUELINE DES ERABLES.

LA FIN DE NOS MISERES

Venez, ô les souffrants, ô les déshérités,
O les êtres mal faits pour l'âpre résistance,
Les malades, les gueux, les esprits tourmentés,
Les vaincus du combat fatal de l'existence,
Venez tous, le poète a le coeur plein d'amour,
Et ne méprisez pas cette voix qui s'élève,
Cette voix qui vous dit: Après la nuit, le jour:
Après le mal, le bien. Non, ce n'est pas un rêve,
Un mensonge pieux: croyez au ciel plus beau,
A l'aurore plus rose, à l'éternelle vie!
Car le corps franchissant les portes du tombeau,
Vers l'horizon bleu l'âme, étonnée et ravie,
Montera doucement!
—Alors, ô malheureux!
Vous trouverez un sort autre que sur la terre.
Toi, poète, chantant, hagard, tremblant, fiévreux,
Martyr de l'idéal; toi, penseur, solitaire,
Courbé sur les raisons et les nombres obscurs;
Toi, sacrificateur mystérieux des temples;
Toi, vierge qui, cachée à l'ombre des grands murs,
Dédaignes les amours de la terre, et contemples
Le divin bien-aimé; toi, soldat que la mort
Attend dans les combats: ô vous tous, dont les hommes
Disent: ils sont fous, vraiment ils ont bien tort
De se donner du mal sans nul profit: nous sommes
Plus raisonnables qu'eux." O vous tous, fous sublimes
Dont ce siècle d'argent n'a pas flétri les coeurs,
Vous tous dont les esprits demeurent sur les cimes,
Vaincus du monde: alors vous serez les vainqueurs!

GABRIEL DE PIMODAN.

PENSEES CHOISIES

On va au ciel avec un caillou dans le soulier. Le petit sacrifice de tous les instants, l'obscur petit sacrifice des petites joies et des petites aises de ce monde est le plus grand de tous les sacrifices, lorsqu'il est soutenu et renouvelé avec un plein consentement du coeur.—**Louis Veuillot.**

* * *

Les impressions mauvaises s'enfoncent dans notre âme à la façon des clous: on peut les arracher, la marque demeure.—**M. Pitivois.**

* * *

Il est certaines victoires dont il faut attendre le lendemain avant de décider ce qu'elles valent.

* * *

La paix de cette vie repose sur le droit et sur le devoir comme sur deux colonnes.

* * *

Il faut mettre dans les esprits des jeunes, des faits si forts qu'ils grandissent d'eux-mêmes après que nous nous sommes tus.—**Maurice Barrès.**

LA PREMIERE CANADIENNE

Le monument élevé à Québec en l'honneur des premiers colons canadiens mérite le vibrant éloge qu'en faisait M. l'abbé Elie Auclair, dans un sermon prononcé à la Basilique, le 3 septembre, jour du dévoilement.

"L'artiste montréalais, M. Laliberté, a dit en substance M. l'abbé Auclair, a été bien inspiré en fixant dans le bronze pour les siècles, tout au haut de son piédestal de si élégante venue, ce moissonneur qui offre à Dieu sa première gerbe dans un geste qui symbolise et résume la vie et l'oeuvre de Louis Hébert." Un peu plus loin, il ajoute: "Les statues de Marie Rollet, femme d'Hébert, de Guillaume Couillard, gendre d'Hébert, ont, elles aussi, leur expression et leur sens historique".

Et cela est vrai. Les admirateurs de la statuaire canadienne qui s'approchèrent, au lendemain des fêtes, de l'oeuvre de M. Laliberté, purent s'en convaincre. Ses trois créations artistiques sont fortes, belles, véridiques en tout point. Elles sont exquises aussi. Volontiers, l'on s'arrête pour contempler le groupe charmant, placé à la base du monument et qui représente Marie Rollet entourée de ses trois enfants. Au centre, la "dame Hébert" est assise, un livre sur les genoux, la tête légèrement tournée vers Guillemette, sa fille cadette, agenouillée près d'elle et priant.

A gauche, Anne, la soeur ainée, tend à son frère Guillaume une rose épanouie. L'ensemble possède une vie, une grâce, une simplicité véritablement harmonieuses. Cela vous enchante.

Et il semble alors à ceux qui se penchent avec amour sur les textes de nos vieux historiens que la physionomie de Marie Rollet devait dégager cette force sereine et calme; que les traits réguliers et fermes du visage, que sa noble attitude reflètent l'idéal intérieur auquel cette femme avait tout sacrifié.

M. Laliberté s'est-il inspiré du naïf et délicieux Sagard, de ce Récollet qui écrivit par ordre, avec une modestie touchante, l'histoire du séjour qu'il fit au Canada? Sagard demeure le biographe par excellence de Marie Rollet. Ses récits nous la font voir dans des circonstances multiples, graves souvent, où sans cesse apparait son action intelligente et sûre. Aucun des traits essentiels de cette riche nature n'a échappé à l'observation de ce moine perspicace, profondément édifié.

C'est à la foi de Marie Rollet que Sagard rend d'abord témoignage. Et, narrant l'affreuse traversée que subissent nos premiers colons, lors de leur voyage à Québec, en 1617, il rappelle qu'au moment où le naufrage devenait imminent, "tous furent émus de compassion et sensiblement attendris en voyant la femme du sieur Hébert élever ses deux enfants, par les coutils, pour recevoir leur bénédiction qu'un chacun implorait".

A Québec, un peu plus tard, en signalant son empressement à visiter les malades, le bon frère avoue au sujet d'un huguenot écossais "qui avait fort enchargé la dame Hébert d'amener le Père Paul à son chevet, que Marie Rollet ne veut manquer une oeuvre si charitable et qui concerne la conversion et le salut d'une âme égarée et en fait son devoir".

Et comment oublierait-il, par ailleurs, ce témoin consciencieux durant quelques années de la vie de nos premiers colons, la bonté secourable, la charité ingénieuse de la femme de Louis Hébert? Il en raconte, avec d'abondants détails, les diverses manifestations. Entre autres, les solennelles cérémonies de baptême auxquelles prend part Marie Rollet, "première habitante" du Canada et marraine attitrée, à cette époque, de tous les petits sauvages. Quelles descriptions pittoresques nous fait Sagard des plantureux repas servis en ces occasions par la bonne matrone! Vraiment, nous le respirons ce fumet excellent qui s'échappe de "la grande chaudière à brasserie de la dame Hébert".

Avec une délicatesse charmante le moine historien rappelle, à l'occasion, la charité de Marie Rollet envers les Récollets. En 1629 la famine éclate à Québec. Les fils de saint François, par leur héroïsme à secourir leur prochain, s'exposent tout bonnement à mourir de faim. Marie Rollet intervient. Elle réussit à remplir deux barils de pois qu'elle envoie aux religieux. "Sans la dame Hébert, s'écrie Sagard, les Récollets se rendaient tout à fait misérables et pour murir de faim".

Sous la plume du bon frère, les qualités morales de Marie Rollet rayonnent. Et M. Laliberté à son tour a su les traduire avec une puissante fidélité dans le bronze.

L'existence de la première Canadienne déborde de leçons et d'exemples. Dans quels sentiers, au Canada, Marie Rollet n'a-t-elle pas pénétré avant toute autre? Elle demeure, nous le savons, la première institutrice de chez nous. Elle prélude à cet enseignement féminin que devaient illustrer par la suite tant d'âmes grandes, nobles et saintes.

Elle a donné enfin, la première, ne l'oublions jamais, la preuve suprême d'un profond attachement au sol canadien. Ce fut un geste précurseur d'action française. Car qui donc, de 1629 à 1632, alors que le drapeau de la France ne flottait plus sur le fort de Québec, gardait fièrement, jalousement, sous son toit, le lourd et riche dépôt de la civilisation française et catholique en Amérique? Marie Rollet.

Et n'est-ce pas, ainsi que nous le dirions aujourd'hui, en notre langage moderne, elle avait su "tenir" et "tenir jusqu'au bout". Marie Rollet, la première Canadienne."

Marie-Claire Daveluy.

—L'Action Française.

REPONSE DU PRESIDENT WILSON

Que l'Allemagne retire ses troupes des territoires envahis, qu'elle accepte, et ne se propose pas seulement d'accepter les termes de paix des Alliés. — Alors seulement des pourparlers pourront avoir lieu. — Le président veut aussi savoir si le Chancelier parle au nom des militaristes ou du peuple allemand. — L'armistice est refusé.

Washington, 9. — Le président Wilson a répondu à la demande de paix de l'Allemagne d'une manière qui va permettre de constater si les Empires du Centre sont sincères ou non dans leur demande.

Refusant de proposer un armistice tandis que les armées des pouvoirs du Centre sont sur le territoire envahi, le président a, hier, requis le chancelier allemand de déclarer, comme question préliminaire absolument nécessaire pour obtenir une réponse des Alliés et des Etats-Unis, si l'Allemagne accepte les principes de paix si souvent définis, ou simplement se propose de les accepter "comme base des négociations", et en outre si le chancelier parle simplement au nom des maîtres militaires allemands ou au nom du peuple allemand.

Voici la communication du gouvernement allemand au président des Etats-Unis, telle que transmise par le chargé d'affaires de Suisse, le 6 octobre, 1918:—

"Le gouvernement allemand demande au président des Etats-Unis d'Amérique de prendre des mesures pour restaurer la paix, de notifier tous les belligérants de ces mesures et de les inviter à envoyer des plénipotentiaires dans le but de commencer des négociations.

"Le gouvernement allemand accepte, comme bases des négociations de paix, le programme préparé par le président des Etats-Unis dans son message au Congrès, le 8 janvier 1918, et dans ses subséquents communiqués, particulièrement dans son discours du 27 septembre, 1918. Dans le but de mettre fin à une plus grande effusion de sang, le gouvernement allemand demande la conclusion immédiate d'un armistice général sur terre, sur eau et dans les airs."

Max, Prince de Bade,
Chancelier impérial.

Texte de la réponse des Etats-Unis

"Du Secrétaire d'Etat au Chargé d'Affaires de Suisse.
Département d'Etat,
le 8 octobre, 1918.

M. Frederick Oederlin, Chargé d'Affaires de Suisse, ad interim,
En charge des intérêts allemands aux Etats-Unis.

Monsieur:—

J'ai l'honneur d'accuser réception, de la part du Président, de votre note du 6 octobre, contenant la communication du gouvernement allemand au président, et j'ai reçu instruction du président de vous demander de communiquer la réponse suivante au chancelier allemand:—

"Avant de répondre à la demande du gouvernement impérial allemand, et afin que cette réponse soit aussi sincère et aussi droite que le demandent les intérêts en jeu, le président des Etats-Unis croit qu'il est nécessaire de s'assurer de l'exacte signification de la note du chancelier impérial.

"Est-ce que le chancelier impérial veut dire que le gouvernement allemand accepte les termes posés par le président dans son discours au Congrès des Etats-Unis, le 8 janvier dernier, et dans ses discours subséquents, et que son but, en entrant en pourparler, serait seulement de s'entendre sur les détails pratiques de leur application?

"Le président se considère obligé de déclarer, concernant la suggestion d'un armistice, qu'il ne se sent pas libre de proposer une cessation des hostilités aux gouvernements avec lesquels le gouvernement des Etats-Unis est lié contre les empires du Centre, tant que les armées de ces empires seront sur leurs territoires.

"La bonne foi des pourparlers dépendrait manifestement du consentement des Puissances du Centre de retirer immédiatement leurs forces, partout, du territoire envahi.

"Le président se considère aussi justifiable de demander si le chancelier impérial parle seulement pour les autorités constituées de l'empire qui ont, jusqu'à présent, conduit la guerre. Il considère la réponse à ces questions comme vitale à tout point de vue.

"Acceptez, Monsieur, les assurances renouvelées de ma haute considération."

Robert Lansing.

Amsterdam, 9. — George Bernhard, journaliste politique, écrivant pour le Vossische Zeitung de Berlin, dit que l'annonce, par le prince Maximilien au Reichstag, qu'un armistice avait été demandé a été reçue au milieu d'un silence absolu.

"Comme des spectres, apparurent à la chambre les souvenirs des discours des anciens chanceliers, invariablement basés sur les rapports de la marche victorieuse des troupes allemandes", dit-il.

Bernhard se plaint amèrement de ce que le prince Maximilien a négligé de déclarer que l'Allemagne était prête à discuter avec la France le sort de l'Alsace-Lorraine, et avec la Russie la question des provinces des frontières.

Il dit que cette omission confirme l'opinion que le nouveau gouvernement veut perpétuer les conceptions politiques de l'ancien gouvernement, et il déclare que cette continuation de la vieille politique est extrêmement dangereuse. Il conclut ainsi: "Le gouvernement ne fait que mettre sa confiance en le président Wilson et en un sort favorable."

Pour Lire au Foyer le Dimanche

EVANGILE

XXIIe DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

(S. Matth., XXII, 15-21)

En ce temps-là, les pharisiens, s'étant retirés, formèrent le projet de surprendre Jésus dans ses discours; ils lui envoyèrent donc leurs disciples avec des hérodiens, qui lui dirent: Maître, nous savons que vous êtes vrai dans vos paroles et que vous enseignez la voie de Dieu selon la vérité, sans avoir égard à qui que ce soit, parce que vous ne faites point acception des personnes. Dites-nous donc votre avis sur ceci: Est-il permis, ou non, de payer le tribut à César? Mais Jésus, connaissant leur malice, leur répondit: Hypocrites, pourquoi me tentez-vous? montrez-moi la pièce d'argent qu'on donne pour le tribut. Ils lui présentèrent un denier. Alors Jésus leur dit: De qui est cette image et cette inscription? De César, lui dirent-ils; et il leur répondit: Rendez donc à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu.

RECETTES POUR LES BELLES-MERES!

— Alors, Madame, votre garçon et votre fille vont se marier dans quelques jours, et vous allez monter au grade de belle-mère?

— Monter!... hum!... dites descendre, Monsieur, ce sera plus exact, car les belles-mères n'ont pas, en général, une très bonne réputation. "Aimable comme une belle-mère" est une expression qui ne passe pas pour un compliment, et instinctivement, on a l'impression de griffes vous caressant la peau, ou tout au moins d'une personne renfrognée, hargneuse et grincheuse. N'est-ce pas votre avis?

— Il y a belle-mère et belle-mère. Si plusieurs sont détestables, il y en a beaucoup d'autres qui valent leurs gendres et leurs brus par-dessus le marché. D'ailleurs, j'en suis convaincu, une belle-mère peut, si elle le veut, conquérir, une place de choix dans le coeur de son gendre ou de sa bru.

— Vrai? Alors, faites patenter de suite votre secret, Monsieur, et je vous promets que vous ferez rapidement une grosse fortune. Moi, la première, je retiens quelques boîtes ou quelques flacons de votre élixir, car je voudrais bien m'assurer l'affection de mon gendre et de ma bru.

— Madame, mon secret n'en est pas un. Je vais vous le confier gratuitement... à la condition d'en faire part à toutes les belles-mères présentes et futures de votre connaissance.

— Vous êtes bien aimable, Monsieur.

— Quand, avant leur voyage de noces, les mariés viendront vous faire leurs adieux, adressez-leur un petit discours.

— Un discours? Moi? Mais vous n'y pensez pas.

— Dites-leur tout simplement, avec la délicatesse qu'une femme sait y mettre:

"Mes enfants, je vous aime de tout mon coeur et je vais vous en donner une preuve convaincante: jamais je ne mêlerai de vos affaires, à moins d'y être invitée par vous deux, à genoux, et encore! En dehors de ces circonstances exceptionnelles, je me contenterai de prier pour vous et d'adresser à Dieu des voeux bien sincères pour votre bonheur. Pour m'éviter l'occasion de succomber à la tentation de me mêler de vos affaires, j'exige que vous preniez un logis à part et à plusieurs arpents d'ici, et que vous ne veniez me voir qu'ensemble. Mes enfants, je vous bénis!"

En vous entendant, votre gendre va s'épanouir comme une rose, votre bru aura des envies folles de vous sauter au cou... pour vous embrasser. Pendant le voyage de noces, au rayon de la lune de miel, on parlera de votre délicatesse, de votre bonté.

— Vous voulez rire?

— Je suis sérieux, très sérieux, au contraire. Car, pourquoi tant de jeunes ménages passent-ils si vite à la lune rousse? Cherchez et souvent, trop souvent, vous trouverez l'influence de la belle-mère. C'est que, sans toujours s'en rendre compte, la belle-mère jalouse son gendre ou sa bru. Elle leur en veut instinctivement de l'avoir supplantée dans le coeur de son fils ou de sa fille. Pour reconquérir la place qu'elle croit perdue, elle cajole son enfant provoque des confidences, sème des soupçons, prend parti contre l'envahisseur, et vous l'entendez murmurer avec des trémolos dans la voix: "Pauvre petit! Chère petite! Ah! le sans-coeur! Mets-le donc à sa place!" etc...

— C'est vrai, monsieur, c'est bien ainsi que les choses se passent souvent!

• • •

— Je ne le sais que trop. Et la mère, oubliant que son fils ou sa fille n'est plus sous sa tutelle, s'occupe de toutes les affaires du jeune ménage, donne son avis, critique, blâme, dit son mot sur tout, veut diriger, s'impose, jusqu'à ce que le gendre ou la bru se fâche et l'envoie promener en termes plus ou moins polis. De là les divisions, des mésintelligences, de la discorde, des rancunes dans la famille. Si la belle-mère, au lieu d'attiser la désunion, restait chez elle et se contentait de dire à sa fille ou à son fils, quand ceux-ci viennent lui parler de leurs bobos: "Mes enfants, aimez-vous bien l'un et l'autre; pardonnez-vous vos travers mutuellement, priez le bon Dieu comme je le fais moi-même pour vous, afin que vous restiez toujours bien unis, et réglez vos difficultés entre vous". Tout irait bien mieux.

On dit: "Loin des yeux, loin du coeur." C'est vrai, en général, les mères. Plus elles sont loin des yeux, plus elles sont près du coeur: leur discrétion leur gagne la sympathie.

— Vous avez raison, Monsieur, et je suivrai votre avis.

— Tant mieux pour vous et pour vos enfants. Tout le monde voudra vous avoir pour belle-mère. Mais n'oubliez pas de faire un peu de réclame en faveur de mon système. Je crois que bien des jeunes ménages s'en trouveront mieux.

— L'Etincelle du Sacré-Coeur.

Silhouettes paroissiales

LE QUATRIEME

Ils sont quatre frères. Ils se ressembleraient comme deux gouttes d'eau, s'il n'y avait pas le quatrième. Sans le quatrième, ils vivraient en parfait accord; et, sans lui, on citerait la famille comme modèle.

Mais il y a le quatrième.

Non pas qu'il soit par nature un mauvais garnement. Ce n'est pas ce que le peuple appelle un "mouton noir". Il n'a ni la malice que la figure de rhétorique prête à cette bête cruelle, ni les déshonneurs, ni les hontes attachées à la couleur de cette sorte de mouton. Il n'en a pas même le teint, étant blond par nature, d'un blond pâle et fade précieusement préservé du soleil. Ses deux yeux bleus sont tendres avec des regards alanguis. Ses attitudes ont toujours l'air de demander un appui: debout on voit bien qu'il veut s'asseoir; et assis, qu'il voudrait se coucher. Sa démarche traîne, elle flageole comme celle d'une fillette anémique. Deux épaules lourdes et bien nourries portent sa tête mal assurée, au centre, par une impeccable raie. Dans ce cadre, une physionomie sans oui ni non, illisible. On finit toutefois par y découvrir une volonté fatiguée, rendue, auprès de laquelle c'est toujours le dernier venu qui a raison, une âme flasque sur laquelle l'éducation ne s'est pas heurtée comme sur un rocher, mais où elle a échoué ainsi qu'une barque dans les algues et la vase.

Il est lymphatique, le quatrième. C'est un mou.

Les trois autres, au contraire, ont les ardeurs, la vie débordante des sanguins. Ils en ont aussi le goût des aises et du plaisir. Sans leur volonté maîtresse, la chaleur du tempérament où s'allument les appétits, les passions, l'amour, les voluptés, aurait vite fait de consumer leur vie; mais en eux ce n'est pas la chair, c'est l'âme qui gouverne.

Assez nerveux tous les trois pour vibrer d'enthousiasme devant une grande vertu, la noblesse d'une cause à défendre, une résistance brillante et une équipée glorieuse; assez bilieux pour "tenir" et rendre durables les résolutions prises.

Leur raison les prévient contre une excès de sensibilité. La réflexion les préserve d'impressions trop vives. Quand ils ont été victimes de leurs illusions, d'une confiance mal placée, d'un élan vers les hauteurs, ils en redescendent, sourient de leur méprise, se reprennent et comptent que ce n'est pas payer trop cher l'expérience acquise.

Trois braves, très heureux de vivre et de travailler, pleins d'espoir dans l'avenir, menant de front les affaires, la charité, le salut, les oeuvres sociales et l'apostolat.

• • •

Et l'autre? L'autre il faut l'aider dans son impuissance, le plaindre pour ses misères, le fuir pour sa contagion. Moins gâté par la nature que ses frères, il s'est appliqué toute sa vie à gâter sa nature. Déséquilibré par tempérament, il a sans cesse éliminé les éléments qui pouvaient faire contrepoids à sa nature lymphathique. Pauvrement doué, il a dépensé, gaspillé son petit avoir, tandis que ses frères s'ingéniaient à grossir le trésor de leurs riches facultés. Placés plus haut que lui dès leur naissance, ils n'ont cessé de gravir encore et de monter toujours; lui, parti de plus bas, s'est laissé glisser.

Il n'avait pas de grands défauts à corriger. Ceux qu'il avait, il s'est borné à les voir pousser. Et comme ce sont des défauts germés dans le sol de la mollesse, ils ont vite grandi en vices de même espèce, comme certaines plantes qui poussent dans les marais. A celles-ci il faut de l'eau croupissante pour leur racine; à ceux-là il faut de la paresse.

Ses qualités — car il en a; n'étant pas tout à fait un monstre — sont plutôt négatives. Il est calme; sa sensibilité ne lui joue pas de mauvais tours, il n'a pas à lutter contre les impressions: quelles impressions peuvent bien se graver dans cette âme de gélatine? En face des événements les plus imprévus, d'un spectacle grandiose, d'une parole ou d'un acte sublime, d'un paysage émouvant, une courte phrase suffit à traduire son sentiment: "Ca m'est bien égal!" N'ayant pas de désirs, il n'est privé de rien. Pas inconstant, jamais il n'est revenu sur une décision: il n'en a jamais pris. Il ne souffre pas de grand'chose, ne jouissant de rien. Ce n'est pas de lui qu'on dira qu'en vieillissant il est revenu de bien des illusions et redescendu de bien des hauteurs. De quelles hauteurs voulez-vous qu'il redescende: il n'est jamais monté!

Comme tous les lympathiques que l'éducation familiale n'a pas élevés, secoués, sortis de leur insouciance native, ce pauvre quatrième est resté nul, marqué du sceau de la platitude. Il n'aurait pas même le courage d'être méchant, s'il ne suffisait pour le devenir de se laisser faire.

Gardez-vous de croire trop aisément à son innocence. Soyez-en prévenus, et prévenez ceux que vous aimez. Vous le reconnaîtrez à ses langueurs, à ses mots affadis, à son air ennuyé, conquis, évanoui, à ses yeux blanchissants de poisson mort, à ses manières collantes et folâtres de jeune chien. Quand vous verrez, mères, ce grand garçon enlacer vos fils de ses gestes efféminés, ce sera le moment de crier: "N'y touchez pas: il est contagieux!" Et si ce sont vos jeunes filles qui ont le mauvais goût d'admirer son élégance défaillante, de prendre pour des gentillesses ses équivoques prévenances et pour de l'amour contenu ces soupirs de libertin paresseux, dites-leur qu'elles ont mieux à faire que de s'énamourer d'un mollusque. Il est contagieux, n'y touchez pas!

Faut-il ajouter que ce quatrième est aussi le dernier de sa famille? Et qu'à ce titre son père et sa mère ont largement contribué à sa mollesse, en continuant en lui les traditions de "l'enfant gâté".

Ces parents n'ont pas compris que l'éducation des enfants, dirigée par le même amour, doit varier selon les tempéraments. Autant il fallait retrancher à l'abondance de vie, de passions, de désirs et de volonté des aînés, autant il fallait ajouter à la pénurie de l'autre. Il suffisait de conduire les premiers, de les retenir, de les corriger, de les émonder comme de jeunes arbres gonflés de sève. Il fallait pousser leur frère, lui infiltrer de la vie, l'endurcir, l'encourager en louant ses efforts et en constatant ses succès, l'aiguillonner et, lui inspirant confiance en lui-même et dans le secours de Dieu, le forcer de se reprendre et de se dompter. Ce procédé viril en aurait fait un homme.

On en fait une poupée. Rien qu'à le voir on éprouve l'envie de lui faire passer un courant électrique quelque part, pour savoir si dans cette masse pâteuse il existe encore des énergies conductrices. Ses parents lui ont montré la vie comme un lit tout fait. C'eût été merveille qu'il songeât à autre chose qu'à y dormir.

Pauvre quatrième! N'y touchez pas...

— "Bulletin Paroissial de l'Immaculée Conception."

PHASES DE LA LUNE

Octobre

13. Dimanche—XXI ap. Pent. S. Edouard.
14. Lundi—S. Calixte, pape et mart.
15. Mardi—Ste Thérèse, vierge.
16. Mercredi—S. Gérard Majella, conf.
17. Jeudi—Ste Hedwidge, veuve.
18. Vendredi—S. Luc, évang.
19. Vendredi—S. Luc, évang.

NOS SAINTS PATRONS

Octobre

20. Dimanche—XXII ap. Pent. S. Jean de C.
21. Lundi—S. Hilarion, abbé.
22. Mardi—Ste Marie Salomé.
23. Mercredi—S. Romain, év.
24. Jeudi—S. Raphaël; S. Magloire.
25. Vendredi—SS. Chrysanthe et Darie, mm.
26. Samedi—S. Evariste, pape et mart.

CALENDRIER RELIGIEUX DE L'ANNEE

Jours d'obligation

Tous les dimanches de l'année, la Circoncision de Notre-Seigneur, 1er janvier; l'Epiphanie de Notre-Seigneur, 6 janvier; l'Ascension de Notre-Seigneur, 9 mai; La Toussaint, 1er novembre; L'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge, 8 décembre; Noël ou la Nativité de Notre-Seigneur, 25 décembre.

"L'ACTION FRANCAISE"

Sommaire de septembre

Notre jeunesse, Guy Vanier. — Louis Hébert, Albert Lozeau. — Droit au but, Omer Héroux. — Les généalogies, Abbé E. Lacroix. — La première canadienne, Marie-Claire Daveluy. — A travers la vie courante, Pierre Homier. — Bibliothèque de l'Action Française. — Propagande! — La valeur économique du français. — Tribune de nos lecteurs: Paroles d'espoir, F. Vézina. — Journaux, livres et revues: "Chez nos gens", Deux témoignages, Avertissements. — Partie documentaire: The Gaelic Language and the English Education Bill.

L'Action Française se vend 10 sous le numéro. Abonnement $1 par année. Adressez les commandes à: **Ligue des Droits du Français, 32, Immeuble de la Sauvegarde, Montréal, P. Q.**

LES PRETENDANTS DE CLAUDETTE

Par Arthur Bourlac



No 13

Son pauvre Pierrot, qu'elle trouvait trop éduqué, le serait-il jamais assez pour cette tiote savante? Elle maudissait tout bas ses préventions contre le collège, l'instruction, M. Mouillart et ses leçons, traitées jadis de fariboles, et, plus d'une fois, elle compara sur ses registres l'écriture ronde de son garçon à la fine anglaise de sa filleule, méditant gravement, indécise, si le mérite se mesure à la grosseur.

C'était la nuit de Noël, pas un joyeux Noël, hélas! un Noël si triste que les petits enfants eux-mêmes n'osaient mettre leurs souliers dans les cheminées, trop de pauvres soldats allaient nu-pieds dans la neige; que les mères les plus tendres n'osaient allumer le sapin traditionnel, trop de mères manquaient de feu; que les plus gourmands provinciaux n'osaient faire rôtir l'oie grasse, trop de Parisiens affamés manquaient de pain.

Triste, bien triste Noël, qui laissait tant de places vides à la table de famille, où le canon empêchait d'entendre les cloches, où l'Eglise mettait un crêpe à ses réjouissances parce que sa fille aînée agonisait.

L'avenir si sombre déjà s'assombrissait encore; les derniers jours de l'année finissante glissaient dans le sang et les larmes. Comme une tache d'huile les Prussiens s'étendaient peu à peu sur le territoire, envahissaient la Picardie et les "grosses fourmis noires" rivalisaient avec les corbeaux pour endeuiller nos campagnes.

Le 30 novembre, ils avaient fait une première apparition devant Péronne; sommé de se rendre, le commandant Garnier s'y était énergiquement refusé et, inquiétés par l'armée de Faidherbe, ils avaient dû se retirer sans oser entamer le siège. Mais on s'attendait tous les jours à les revoir et nombre de paysans et propriétaires d'alentour étaient déjà rentrés en ville.

Mme Marceau, elle, n'avait pas voulu y consentir, malgré les offres pressantes de M. Mouillart. En vraie terrienne, elle était enracinée au sol; plus il était menacé, plus elle s'y sentait attachée et ne voulait pas plus quitter la ferme que le lit d'un enfant malade.

— Rentrez si vous voulez, moi, je reste! répétait-elle le front têtu. Si mon fieu passait par ici, je ne veux pas qu'il trouve la maison déserte.

C'était son idée à elle! Pourquoi pas, après tout?

Hier ici, demain là, tantôt au Nord, tantôt à l'Est, les compagnies franches, actives et légères, semblaient douées d'ubiquité. Une de ces "hirondelles noires", effleurant tant de clochers, ne pourrait-elle se reposer un instant au vieux colombier?

Comme disent les gens de mer, pour mieux rendre l'attente si souvent vaine, elle espérait toujours son garçon, et ce soir-là, en rentrant de la messe de minuit, aussi funèbre qu'une messe des morts, elle éprouva une telle détresse, au souvenir des joyeuses "boudinées" d'antan, que, le coeur chaviré, elle planta là ses hôtes et avec un brusque: "Bonsoir" fut s'enfermer dans sa chambre, où elle sanglota longtemps sous sa couette de laine en songeant à ceux qui avaient froid, qui avaient faim!

A côté, Claudette invoquait le Dieu de paix qui, depuis dix-huit siècles, l'a promise aux hommes de bonne volonté, et Mme Bétemps se remémorait en soupirant les brillants réveillons des salons parisiens où l'on célébrait, à l'éclat des lustres, au parfum des fleurs, à l'arôme des truffes, au bruit du champagne, Celui qui a voulu naître dans une humble étable.

Napoléon, lui, dormait du sommeil du juste, sous les courtines à l'ancienne mode du grand lit familial, dans l'alcôve de la salle basse où la grosse bûche rougeoyante envoyait sa bonne chaleur au monotone tic-tac de l'horloge à poids grinçants, qui avait sonné les heures de joie et de tristesse. Il dormait, paisible, sans regret du passé, sans souci de l'avenir, tout à la jouissance du présent. Ses rêves ne lui retraçaient que des images sereines, des scènes de cette vie champêtre si calme, si douce au milieu de cette grande tourmente, qu'il eût voulu arrêter l'aiguille du temps. Tantôt il se croyait en voiture avec Claudette, pelotonnée dans ses fourrures, Carabi filait sur la route blanche, et lui, très fier, tenait les rênes "à l'anglaise" pour faire son entrée dans le village. Tantôt il croyait glisser sur les étangs glacés, tandis que Claudette inquiète, le rappelait du rivage, et il riait de ses craintes qui chatouillaient délicieusement ses nerfs de sensitif.

Soudain, un craquement, un bruit sec, un cri de détresse...

Il se réveille en sursaut et, avec un soupir de soulagement, il se retrouve dans son lit bien chaud, en face de la bûche qui pétille...

Un bruit sec encore...

Il ne rêve plus cependant!

Encore!

On frappe au carreau, c'est sûr! Il sort le nez de ses couvertures, glisse un oeil vers la fenêtre qui clarté de la lune passant sa corne entre les barreaux, il aperçoit une figure...

Et son sang se fige dans ses veines!

— Pierre!

Il l'a bien reconnu malgré son uniforme souillé, déchiré, le feutre à plumes qui ombrage ses traits hâves, creusés par les fatigues de la guerre et la balafre qui lui raye la joue. Il l'a bien reconnu, et, plus blême que lui, il s'approche, ouvre la croisée et demande presque durement:

— Que voulez-vous?

— Tu ne me remets pas, cousinet? Il n'y a pourtant pas des années que nous nous sommes vus...

Le messager infidèle lui jette un regard noir, haineux...

Pierre ne le remarque pas et, attribuant son silence à la peur,

— Je t'ai effrayé, cousinet, tu m'auras pris pour un Prussien ou un voleur!

Un voleur! Oui, le voleur qui vient lui prendre Claudette, le voleur qu'il voudrait chasser à coups de fourche!

Sans se douter de la colère qui s'amasse sous ce jeune front, le franc-tireur continue, avec effusion:

— Ca me fait plaisir de te voir là, cousinet, et ma mère, la tienne, Claudette, tout le monde va bien?

— Oui.

— J'arrive de Pont-Noyelles. Nous nous sommes battus hier jusqu'au soir... une fameuse victoire!... Mais je te tiens là!... On gèle!... Ouvre-moi vite!

— Impossible! Les Prussiens sont là!

Ces mots jaillissent spontanément, plus prompts que sa pensée peut-être! Qu'a-t-il dit? C'est odieux, criminel, lâche!

N'importe! Séparer Pierre de Claudette, sa jalousie exaspérée ne voit que cela et, comme l'autre interroge, baissant la voix:

— Les Prussiens? Déjà? Je croyais les précéder! Quand? Comment sont-ils arrivés?

Il invente une explication, donne des détails, se grise de son mensonge...

Mais Pierre ne l'écoute guère. Il lui faut vite prévenir ses compagnons qui l'attendent de l'autre côté de l'étang glacé et pourraient tomber dans les avant-postes. Il lui faut repartir comme il est venu, sans embrasser les siens dont le sépare une simple muraille.

Peut-il disposer de sa vie, de celle des camarades, quand chaque Français voudrait en donner deux à la patrie?

Peut-il exposer les chères créatures qui dorment là, paisibles, aux horreurs d'un combat ou au spectacle d'une exécution sommaire: franc-tireur pris, franc-tireur fusillé?

Et, avec un violent effort pour vaincre le découragement qui, un instant, s'est emparé de son être:

— Allons, soit! Merci, cousinet! Sans toi, je me jetais dans la gueule du loup!... Et pourtant, ce que ça me coûte de m'en aller comme ça!

Sa figure mâle reflète un tel abattement que le gamin en est ému... Si c'était à refaire!... Mais comment expliquer?... Il est pris dans son engrenage de mensonges.

— Enfin, embrasse-les pour moi!... Dis-leur que je vais bien... J'ai été blessé, mais c'est guéri, grâce à ça!

Il tape sur son ruban rouge avec un naïf orgueil.

— Une bien triste nouvelle aussi à leur apprendre. M. de Tournel a été tué à Patay! J'ai quelque chose de sa part pour Claudette, mais je préfère lui remettre moi-même... Ce sera pour une autre fois... Adieu, cousinet.

Résigné, le dos courbé, il reprend le chemin par lequel il est venu, dévalant vers les étangs glacés, qu'éclaire un rayon d'argent.

Et Petit Prince, cramponné aux barreaux, le regarde s'éloigner, les lèvres serrées, ne sentant pas le givre qui fond lentement et tombe goutte à goutte, sur ses mains, comme des larmes...

S'il le rappelait?...

La lune disparaît sous un nuage, tout se confond dans la nuit noire...

Claquant des dents, l'enfant repousse la fenêtre et regagne son lit en grelottant...

Au matin, on le trouve rouge, oppressé, avec une grosse fièvre, ne reconnaissant plus personne...

Un courant d'air froid glisse entre les rideaux du lit...

— Comment cette fenêtre a-t-elle pu s'ouvrir? répétait la fermière désolée, tandis que l'on allait en hâte quérir le médecin.

Il arriva très affairé; on signalait les avant-gardes prussiennes.

— Un malade ici, quand l'ennemi est tout proche! Vous voilà dans de beaux draps, avec votre entêtement, Madame Marceau! Impossible de transporter ce garçon en ville, maintenant! Il a une belle pleurésie! Sans le dégel, nous n'éviterions pas la congestion.

Les étangs, encore pris la veille, charriaient de gros glaçons poussés par le vent et sur l'un d'eux, telle une épave, flottait un chapeau de franc-tireur!

En Province

SAINT-ADOLPHE

Exposition agricole scolaire

Samedi, 5 octobre, avait lieu, au couvent, la première exposition agricole scolaire organisée parmi les élèves.

Cette exposition a été un succès. Disposée avec tout le soin possible, elle offrait un coup d'oeil agréable. Dans une salle, belle variété de légumes superbes: pommes de terre, oignons, carrottes, navets, betteraves, céleri, panais, tomates, etc., petites gerbes de blé, d'orge, d'avoine.

Dans une autre salle, l'ouvrage manuel des jeunes filles: couture, broderie, tricot, crochet, etc. Au milieu des fleurs, sur des tables qui semblaient une invitation à s'asseoir: pain appétissant, pâtisserie.

M. le Maire de la municipalité et messieurs les Commissaires, étaient venus, par leur présence, dire tout l'intérêt qu'ils portaient à cette exposition, et leur générosité avait destiné une jolie somme pour les prix. Quelques particuliers voulurent aussi faire leur don spécial, ce qui ne pourra être oublié des membres du club reconnaissant.

Aussi, le 5 octobre fut pour les élèves un heureux jour, et il peut se résumer ainsi:

Jour plein d'espérance pour l'avenir; espérance d'un travail plus intelligent et plus sérieux, espérance d'une bienveillance encore plus grande de la part de toute la population; espérance d'un succès qui aura un retentissement dans la vie pratique; espérance aussi des grâces du Dieu qui bénit le travail et seconde l'effort.

Une élève.

* * *

Le bazar

Errer, toujours errer, quel beau métier! Que de belles choses l'on voit! Amis lecteurs, vous vous en apercevrez à l'instant.

Comme il faisait beau, hier soir, il me prit fantaisie de faire une promenade le long de la Rivière Rouge et de rendre visite à un grand ami établi depuis quelques mois à Saint-Adolphe. Rendu là, cet ami, après une longue et profonde dissertation sur les probabilités de paix entre Alliés et boches, m'entretint des nouvelles locales: belles séance, la veille, donnée par les jeunes gens de Saint-Boniface, bazar commençant le 17 octobre, magnifique concert annoncé pour dimanche prochain le 20, fanfare, chantres, comédiens distingués et toute une troupe d'acteurs, de bouffons, etc., etc., venant de loin, bien loin, pour amuser Saint-Adolphe.

Puis le bazar à lui seul serait capable d'attirer à lui toute la population de Winnipeg, tellement il y a de belles choses.

— Ah! ce sera beau, ce sera le plus beau bazar du Manitoba, ajouta mon ami. Tous les gens et les gros messieurs de la ville ont écrit à notre curé et lui ont promis de venir.

Après une belle description de toutes ces choses à voir, je pris congé de mon ami, lui promettant que chaque soir du bazar je serais là; et je partis, emporté par la vitesse de mon auto et rêvant aux imprévus de ma vie errante.

— Tout de même, me dis-je, ce n'est pas si mal que ça, lorsque je vais à Saint-Adolphe, j'oubli les bouts tristes de mon métier.

Errant.

MULLRANY, SASK.

La mort vient de nous ravir un nos braves citoyens dans la personne de M. Modeste Gaudry. Après une bien pénible maladie, M. Gaudry s'est doucement endormi dans le Seigneur. Il est mort comme il avait toujours vécu, en véritable chrétien, muni de tous les secours de notre sainte religion, bénissant ses enfants et répétant ces belles paroles pleines de résignation: "Mon Dieu, que votre sainte volonté soit faite."

Peu de temps avant sa mort, il eut la consolation de recevoir la bénédiction de Sa Grandeur Mgr Mathieu, archevêque de Régina.

M. Gaudry avait fait ses études au Collège de Saint-Boniface. Il était un des plus anciens citoyens de La Salle, Man., où il fut marchand durant quinze ans. Il comptait à peine cinquante ans.

Restent pour pleurer sa perte: une épouse chérie, cinq fils: J.-L. Gaudry marchand de Toutes Aides; M.-A. Gaudry, de Mullrany, Sask.; Uldéric, qui sert en ce moment sous le drapeau anglais; et Armand. Six filles: Mmes Gustave et Zéphyrin Lagacé; Mme Eug. Lalonde, et Mlles Laura, Elizabeth et Jeanne. Le deuil était conduit par ses deux fils, Louis et M.-A. Gaudry, G. Lagacé, N. Lalonde, Octave et Philippe Gaudry, neveu du défunt.

Son corps fut inhumé dans le cimetière de Saint-Victor. De nombreux amis sont venus par leur présence témoigner leur estime pour le cher disparu et offrir leur profonde sympathie à la famille éprouvée.

Un ami.

LA PAIX

Nous l'aurons quand le peuple allemand acceptera "les termes fixés par les nations alliées." — Opinion de la presse américaine sur la réponse du président Wilson. — Elle est approuvée.

St-Louis Westliche-Post, (journal allemand). — Le président Wilson a clairement indiqué, dans ses quatorze points, le moyen d'avoir la paix.

Chaque goutte de sang répandue à cause du refus du gouvernement allemand d'accepter ces conditions, retombera sur ce gouvernement. Les quatorze conditions du président Wilson ne doivent pas être discutées mais acceptées.

Le "Cleveland Plaindealer"

La réponse du président Wilson ne rapproche pas la paix, mais suivant la méthode de M. Wilson, elle met l'Allemagne en face de la réalité, et ainsi les méthodes avec lesquelles l'Allemagne pourrait demander la paix se trouvent précisées. C'est pourquoi, par des négociations indirectes la paix est plus près de nous. Elle ne viendra pas par l'entremise de Maximilien, ni par tout ce qui peut venir de la Prusse, mais elle viendra quand le peuple allemand acceptera sans ambages de se rendre aux termes fixés par les nations civilisées.

Le "Boston Herald"

New-York, 9. — Le "Boston Herald" dit: Pour eux (les lords de la guerre) ou pour tous ceux que représente le chancelier, quels qu'ils soient, le président a donné une réponse équitable concernant la question de l'armistice. La porte est ouverte à un armistice, lequel pourrait bien ouvrir la porte à la paix. Quand les territoires envahis seront évacués, sans destruction ni pillage, sans couper malicieusement les arbres fruitiers, sans piller les populations, alors, et non pas avant ce temps, nous conclurons la paix. Maintenant le combat doit continuer.

Le "Boston Globe"

Le seul but du gouvernement allemand, en proposant une conférence de paix, est de sauver sa situation avec les masses allemandes. Le président a trouvé moyen de rejeter la responsabilité des négociations de paix sur les Allemands et de les modérer, dans leur désir de poser, devant le réveil graduel du peuple teuton, en partisans de la paix outragés. Le triomphe diplomatique de M. Wilson a fait pendant à l'habileté du maréchal Foch.

Le "Rochester Democrat Chronicle"

Les conditions imposées dans la note franche et affable du président Wilson, auront l'entière approbation du sentiment public. On ne saurait discuter le bien fondé de ces conditions. Si l'Allemagne est actuellement revenue à de meilleurs sentiments et qu'elle soit désireuse de conclure la paix d'après les conditions déjà énumérées par M. Wilson, elle acceptera immédiatement ses suggestions.

* * *

Français et Italiens au Chemin-des-Dames

Paris, 11. — Les troupes françaises, continuant leur marche, à l'est de St-Quentin, ont couvert une distance de quatre milles et ont pris plusieurs villages, d'après le rapport du Bureau de Guerre.

Au sud de l'Oise, dans la région de St-Gobain, Servais a été occupé et plusieurs prisonniers ont été faits. Entre l'Ailette et l'Aisne, les Français et les Italiens s'avancent sur les deux côtés du Chemin-des-Dames ont forcé les Allemands à reculer en arrière du canal de l'Oise.

Ligne de communication en danger

New-York, 11. — L'avance des Français près de La Fère, et le long de l'Aisne au sud de Laon semble être très significative. Cette partie de la ligne de bataille a les positions naturelles les meilleures que l'on puisse trouver. La forêt de St-Gobain est presque imprenable, tandis que les collines du nord de l'Aisne offrent une excellente résistance.

Une avance de dix ou quinze milles le long de la Meuse amènerait les Français et les Américains près du principal réseau de chemin de fer qui conduit de l'Allemagne au nord de la France. Si cette ligne peut être coupée, ou même atteinte par l'artillerie, l'ennemi sera dans une situation critique.

* * *

A l'est de Cambrai

Londres, 11. — Dans la région immédiatement est de Cambrai, les Anglais ont atteint les alentours des villages de St-Vaast et de St-Aubert.

* * *

Autour de Le Cateau

Paris, 11. — Les troupes anglaises ont atteint Le Cateau, hier matin. Les Allemands leur ont offert une résistance énergique, à différents endroits, tandis qu'à d'autres endroits les ennemis se sont rendus sans résistance.

* * *

Au sud-est de Cambrai

Avec les armées anglaises et américaines au sud-est de Cambrai, 11. — La grande bataille qui fait rage actuellement dans cette région, se livre sur un front de trente milles, la ligne de bataille s'étendant vers le nord.

Les Anglais gagnent du terrain partout. L'ennemi n'oppose presque aucune résistance.

* * *

Les Allemands sont chassés de Le Cateau

Londres, 11. — Le Cateau a été pris par les Anglais, d'après un rapport du maréchal Haig.

Les Anglais ont avancé rapidement le long de toute la ligne de bataille. Ils tiennent maintenant la ligne de la Selle, de St-Souplet à Solesmes, ce qui représente une avance de près de dix milles à l'est de Cambrai. Plusieurs civils ont été trouvés dans les villes et les villages, 2,500 ont été libérés dans Caudry seulement.

A l'est de la forêt de l'Argonne

New-York, 11. — A l'est de la forêt de l'Argonne les divisions américaines ont pris Sommerance, Chevrières et Marcq. Cette avance les amène près de Grandpré. Plus à l'est ils ont rectifié leur ligne de chaque côté de la Meuse.

* * *

Un colonel et deux états-majors prisonniers

Avec l'armée américaine au nord-ouest de Verdun, 11. — La crête de Dame Marie a été prise d'assaut après un gros engagement. 1,000 prisonniers ont été pris aujourd'hui. Parmi ces prisonniers il y a un colonel et deux états-majors de bataillons.

TUEUR D'ENFANTS

Le docteur Jos.-I. Pageau, collaborateur à la page agricole de **l'Action Catholique** de Québec, dont les conseils pratiques sur l'hygiène sont toujours très appréciés, suggère que l'on colle sur toutes les bouteilles de sirop calmant, une étiquette portant une tête de mort avec ce titre: **tueur d'enfants.**

En effet, il n'en faudrait pas moins pour mettre certaines mères de famille en garde contre l'emploi de ces drogues qui, sous quelque nom qu'on les présente, renferment toutes des poisons dangereux: opium, cocaïne ou morphine.

Qu'on ne se laisse pas prendre aux annonces grassements payées remplissant les colonnes de certains journaux et proclamant les effets mirobolants de ces sirops. Qu'on lise plutôt le voeu suivant qu'adoptait, la semaine dernière, le congrès des Services Sanitaires de Québec tenu à Fraserville (une centaine de médecins étaient présents:)

"Que le conseil d'hygiène de la "province de Québec prennen l'ini "tiative et fasse les démarches né "cessaires, afin que la section de "la loi relative aux poisons s'ap "plique aux sirops calmants."

La chose est claire: les médecins demandent qu'on mette sur le même pied les poisons et les sirops calmants, qu'on les appelle comme on voudra, qu'on les annonce pour calmer les coliques, pour faire digérer ou pour faire la dentition.

* * *

Voici quelques passages de l'article du docteur Pageau. Nous demandons instamment à toutes les mères de famille de les lire avec soin.

"On ne peut donc trop blâmer l'acte de la mère donnant tous les jours une ou plusieurs doses de sirop calmant à son enfant. Ne connaissant pas mieux, elle empoisonne son enfant en toute sécurité de conscience et en fait un petit morphinomane.

"Bonnes mamans qui aimez à avoir des bébés bien portants, je vous en supplie, ne donnez donc pas de sirop calmant à votre enfant, quelques annonces que vous voyiez et quelques conseils que vous receviez... En usant de ces sirops, si vous ne tuez pas votre enfant, vous en ferez au moins un malade et un délabré.

"L'enfant qui a été ainsi empoisonné de morphine pendant longtemps, en portera les traces toute sa vie, ce sera un dégénéré nerveux ou, pour être plus clair, un bon à rien qui n'aura aucune énergie pour faire le bien, pour combattre ses mauvais instincts, et qui se laissera aller à tous ses mauvais penchants. Encore beau si, au lieu d'un homme utile à la société, vous n'en faites pas un de ces êtres qui sont à charge à leurs semblables, jusqu'au moment où ils iront échouer à la prison ou dans un asile d'aliénés.

"Mon enfant pleure, me direz-vous, il ne dort pas, s'il n'a pas son sirop. Avant de commencer l'usage de ce sirop, voyez donc votre médecin. Il pourra par ses conseils réformer soit le régime, soit autre chose de défectueux, qui rend votre enfant cruel, et vous arriverez à avoir la paix sans jouer le rôle d'empoisonneuse.

"En mettant les choses au pis aller, supposons qu'avec l'aide de votre médecin, vous ne parveniez pas à faire cesser la musique—il est sûr que certains enfants sont difficiles—croyez-m'en, tâchez de vous habituer à cette musique et musique et laissez le bébé pleurer: cela ne lui fera pas tort et vaudra mieux que de l'assommer avec du sirop calmant. Entre deux maux il vaut mieux choisir le moindre."

—"Le Messager de Sherbrooke."

la récolte qui, malgré la température défavorable du commencement de l'été, n'est pas aussi médiocre qu'on l'avait cru tout d'abord.

GRAND BAZAR À SAINT-ADOLPHE

Les 17, 18, 19 et 20 octo- aura lieu le grand bazar de Saint-Adolphe.

Séances, râfles, discours, amusements, repas, etc., etc.

N'oubliez pas que l'on sait s'amuser à St-Adolpre.

Tous sont cordilament invités.

CHAPITRE IV

Ceux qui reviennent

Les derniers nuages rouges que Paris en flammes soufflait sur la province terrifiée assombrissaient le beau ciel de mai quand Petit Prince entra en convalescence.

Pendant que la France, meurtrie et déchirée, suait sa double agonie, sous le talon implacable du vainqueur et les ongles patricides de ses propres enfants, Claudette disputait son frère agonisant à la cruelle faucheuse qui qui avait fait si ample moisson en cette année terrible.

Pendant que le bombardement faisait rage, que les obus décrivaient leur parabole au-dessus de la ferme, que l'incendie allumait ses panaches au sommet de tous les monuments, elle comptait les pulsations de la fièvre et n'entendait rien autre chose.

Pendant que Péronne la Pucelle se défendait vaillamment avec ses vieux canons et ses jeunes troupes, l'oeil fixé sur sa fière devise: **Urbs nescia vinci,** se demandant anxieusement: "Succomberai-je?" Maman l'autre, penchée sur son enfant épuisé, soupirait douloureusement: "Survivra-t-il?"

Au bruit du cliquetis des sabres, du craquement des bottes, des jurons tudesques, des rires épais, des menaces des officiers, des lamentations de Mme Bétemps, des protestations de la fermière montrant bec et ongles pour défendre son bien, Claudette, enfermée avec son cher malade, ne voyait que lui, n'entendait que lui, et le plus grossier soudard, touché malgré lui de ce dévouement fraternel, baissait la voix et marchait plus doucement en passant devant sa porte.

Seules, sans appui, sans secours, au milieu du déchaînement de toutes les horreurs de la guerre, la situation des trois femmes était épouvantable. Le village était à peu près abandonné, les uns ayant fui l'invasion, les autres étant rentrés en ville pour grossir la garnison. Sans médecin, sans médicaments, il avait fallu recourir à la pitié d'un major allemand qui, heureusement, avait une fille de l'âge de Claudette, dont le souvenir le rendait plus compatissant; mais quelle détresse, quelles angoisses ajoutées aux autres!

L'oncle Victorice était enfermé dans Péronne.

Enflammé d'une ardeur communicative, parce qu'elle était sincère, enchanté de pouvoir enfin jouer au soldat pour de bon, l'ex-officier ministériel, que les lauriers de Gambetta empêchaient de dormir s'était improvisé tribun, administrateur, tacticien, pérorant sur la place, au Conseil municipal, au Conseil de défense, dont il était un des membres les plus résolus, partisan de la guerre à outrance et toujours prêt à payer de sa personne et de sa bourse, sans souci des obus criblant les maisons de la rue Saint-Fursy ni des balles pleuvant autour de lui, tandis qu'il déployait ses grâces de tambour-major.

— C'est si facile d'être brave! proclamait-il naïvement.

Et certes, il était plus à l'aise sous le feu de l'ennemi que jadis devant les larmes et les supplications des pauvres gens contre lesquels il devait instrumenter.

Aussi, malgré sa faconde et son agitation, on n'avait pas envie de rire de lui, même parmi les vieux militaires, assez mal disposés pour les pékins! Ce n'était pas lui qui paralysait la résistance, et, s'il n'en était pas absolument l'âme (comme il s'en flattait **in petto**), on ne pouvait décemment le traiter de "mouche du coche". D'ailleurs, faut-il tant railler l'insecte bourdonnant? Tyrtée, lui non plus, non plus, n'avait que sa voix!

La capitulation de Péronne, celle de Paris, l'armistice, la paix, la Commune, ce lugubre cauchemar touchait à sa fin; on commençait à respirer, à regarder autour de soi, à accepter les vides, à voir revenir les absents, et la louche tremblait dans la main de la fermière quand, devant la soupe fumante, Petit Prince s'asseyait à la place de son garçon.

Depuis sa glorieuse citation au **Moniteur,** qui avait gonflé d'orgueil le digne M. Mouillart, tout fier de son élève, on n'avait plus reçu de ses nouvelles. La campagne finie, il devait cependant avoir hâte de regagner ses foyers, de montrer ses galons, sa croix, à sa mère, à Claudette.

Ce silence devenait inquiétant.

Quelques démarches tentées un peu au hasard avaient été interrompues par l'insurrection du 18 mars, et, à Versailles, le désordre la confusion, le désarroi régnant dans tous les services, les avaient rendues absolument illusoires.

Et Pierre ne revenait pas.

A la veillée, on ne parlait pas d'autre chose, chacun s'évertuait à trouver une explication rassurante, tandis que Mme Marceau hochait tristement la tête et que Napoléon, frissonnant, tendait aux flammes ses doigts amigris.

Il eût voulu se boucher les oreilles à ce nom sans cesse répété, Pierre par-ci, Pierre par-là, ébranlait ses nerfs malades. Il tremblait de le voir reparaître, d'entendre ses reproches... et pourtant c'eût peut-être été un soulagement!

Mais non! Pierre était-il blessé, prisonnier? les suppositions n'osaient aller plus loin...

Hélas! on ne faisait guère de prisonniers dans les corps francs.

Elodie avait une autre version qu'elle n'émettait pas heureusement devant la mère.

Tous ces francs-tireurs avaient la tête chaude, lui en particulier, témoin l'enterrement de Victor Noir; beaucoup étaient compromis dans le mouvement insurrectionnel, et lui, qui avait jadis suivi Flourens à Neuilly, qui sait s'il ne figurait pas parmi ses **Vengeurs?**

Et, donnant libre cours à son imagination, elle l'envoyait délibérément à Story ou sur les pontons, à la vive indignation de M. Mouillart, homme d'ordre autant que républicain convaincu.

Son élève parmi des massacreurs, des incendiaires! Allons donc!

— 89 et 93 font deux, ma nièce, déclarait-il sèchement; ceux qui fondent la liberté se battent pour elle et ne la déshonorent pas. Quand la Terreur régnait à Paris, le général Marceau était à la frontière. Son petit neveu, pas plus que lui, ne terminait son nom ni ses galons.

— Il ne serait pas le seul, voyez Rossel!

— Rossel! Rossel!

Et le digne bourgeois, que sa sympathie pour "cet égaré" eût volontiers conduit, avec la jeunesse des écoles, intercéder auprès de M. Thiers, demeurait indécis, troublé.

Ce n'était que trop vrai! Il y avait plus d'un égaré parmi les coupables! Dans la guerre civile, on voit moins clair que dans l'autre; le devoir est moins net, la route moins droite et, à vingt ans, les chemins de traverse sont si tentants. Pour naviguer au milieu des écueils, le dictionnaire philosophique n'est pas boussole suffisante, il commençait à s'en douter un peu... Heureusement qu'avec Claudette il avait aussi appris son catéchisme!

Rassurée maintenant sur son frère, ses prières ne parlaient plus à Dieu que de l'absent. Comme les femmes des marins perdus dans la tempête, elle ne voulait pas désespérer. Au milieu de ce grand bouleversement, bien d'autres familles attendaient encore leurs membres dispersés et tous les bateaux n'avaient pas touché le port.

Un jour, M. Mouillart arriva tout ému: son locataire était de retour.

— M. de Tournel?

— Il n'est donc pas mort? murmura involontairement Napoléon.

— Ma foi! petit, il ne s'en est guère fallu!

Laissé pour tel sur le champ de bataille, le zouave pontifical avait été reconnu par le curé de Patay, son ancien condisciple au Séminaire, qui l'avait fait transporter au presbytère pour l'ensevelir... Au moment de lui rendre ce pieux service, il s'était aperçu, avec une surprise et une joie profondes, que ce n'était pas un cadavre réclamant des prières, mais un moribond réclamant secours. Avec un dévouement fraternel, il parvint à ranimer l'étincelle de vie prête à s'éteindre, et, après une longue maladie, une convalescence plus longue encore, le blessé avait pu regagner ses foyers pour demander à l'air natal le complément de sa guérison.

— Encore un! soupira Mme Marceau.

— Et comme plaisir et peine cheminent toujours par couple, j'ai des nouvelles de Pierre, continua l'excellent homme, radieux.

— Comment? Par qui? interrogea avidement la fermière, tandis que Petit Prince devenait blême.

— Par M. Paul, donc! Ils ont été blessés ensemble.

— Blessé encore, mon pauvre fieu!

— Rassurez-vous, ce n'était pas lui le plus mal accommodé; il doit être guéri depuis longtemps et le comte pensait le retrouver ici; peut-être a-t-il été envoyé en Prusse.

— Comment le savoir?

— En s'informant à Patay, à la mairie, à l'hôpital, on nous donnera quelques indications.

Hélas! la réponse fut aussi claire que décisive:

"Le sergent Marceau avait succombé à un accès de fièvre chaude dans les premiers jours de décembre."

Etait-ce donc un fantôme qu'avait vu Petit Prince dans la nuit de Noël où il avait failli gagner la mort?

Fantôme ou non, il ne lui laissait ni repos ni trêve, hantant ses rêves et ses veilles, flottant devant ses yeux, attaché à ses pas, image obsédante et tenace qu'il ne pouvait réussir à écarter. Au contraire des visions maladives, pâles enfants du délire et de l'insomnie, ne laissant qu'une empreinte vague, des traits indécis, estompés, sa mémoire engourdie quelque temps lui retraçait maintenant, avec une netteté et une précision accablantes, cette entrevue nocturne où il avait joué un rôle si odieux.

Non seulement il revoyait distinctement la figure collée aux barreaux, avec cette balafre à la joue qu'il n'aurait pu imaginer si réelle; non seulement il entendait encore le son de la voix chaude, l'accent cordial de ce nom "cousinet" que Pierre était seul à lui donner; non seulement il sentait encore la brûlure de sa franche poignée de main, à travers la fenêtre, mais encore il se rappelait les moindres détails de son costume depuis la croix étincelant sur sa capote usée, jusqu'au trou d'une balle à son chapeau, qu'il pouvait constater **de visu** sur ce feutre de franc-tireur, épave ramassée au bord des étangs, le lendemain de cette nuit tragique, confirmation de la visite reçue.

Grande Ouverture d'Automne

Commencant Jeudi le 17, et finissant Samedi, le 26 Octobre, 1918

Vetements pour Hommes et Garcons

Pardessus pour Hommes

Pardessus très élégants en drap de parfaite qualité. Nuances des plus portées. Confection irréprochable. Régulier $25.00. Prix de vente **$19.45**

Pardessus en drap d'excellente qualité, dans les nuances et les modèles les plus en demande. Confection des plus belles. Rég. $30.00. Prix de vente **$25.00**

Pardessus en drap frisé chincilla brun ou bleu-marin de la meilleure qualité. Vêtements entièrement taillés à la main et faisant à la perfection. Régulier $35.00. Prix de vente **$28.45**

Pardessus modèle Ulster Anglais, en drap de Melton noir ou gris de la meilleure sorte. Doublure en tweed. Col haut tempête. La meilleure valeur obtenable. Régulier $40.00 à $45.00. Prix de vente **$32.50**

PARDESSUS POUR JEUNES HOMMES

Pardessus en drap de la meilleure qualité. Les nuances et les modèles les plus en vogue. Confection des plus parfaites. Grandeurs 33 à 35. Régulier $20.00. Prix de vente **$16.95**

PARDESSUS POUR GARCONS

Pardessu en drap de qualité extra. Nuances très récentes. Parfaitement taliés. Grandeurs Prix de vente .... 30 à 33. Régulier $16.00. **$12.95**

Habillements pour hommes

Habillements en tweed de nuances brune ou grise de divers dessins. Parfaitement taillés. Régulier $18.00 à $20.00. Prix de vente **$15.95**

Très élégants habillements en tweed de première qualité. Les nuances les plus à la mode. Coupe et confection des plus belles. Qualité extra pour $27.50 à $30.00. Prix de vente **$22.95**

Les meilleurs complets en tweed tout laine. C'est la meilleure étoffe obtenable dans les nuances les plus envogue. Les vêtements sont soigneusement taillés à la main par les meilleurs artisans. Coomplets qui valent bien $35.00. Prix de vente **$29.45**

Très bons habillements en serge bleu-marine seulement. Très bonne qualité; vêtements bien faits et de belle coupe. Régulier $18.00. Prix de vente **$12.95**

Magnifiques habillements en serge noire ou bleu-marine, pure laine, bon teint comme on avait l'habitude d'avoir avant la guerre. Elégamment taillés et tombant à merveille. Qualité parfaite pour $32.00 à $35.00. Prix de vente **$27.45**

Habillements pour garcons

Habillements en tweed de nuance claire. Très bonne qualité. Modèle Norfolk, pantalon bloomer. Grandeurs: 27 à 33. Régulier $5.50. Prix de vente **$4.45**

Elégants habillements en tweed de très belle qualité. Nuance brune. Les modèles les plus nouveaux Confection des meilleures. Grandeurs: 27 à 34. Rég. $8.00 et $8.50. Prix de vente **$6.95**

Habillements en tweed brun ou gris d'excellente qualité. Modèles élégants et nuances des lus belles. Complets qui font à la perfection. Valeur extra pour $9.00 et $10.00. Prix de vente **$8.45**

Habillements en serge noire ou bleu-marine, de très bonne qualité. Modèle double volant, pantalon bloomer. Confection des meilleures. Régulier $12.50. Prix de vente **$9.95**

PANTALONS POUR HOMMES

Pantalon en tweed très solide, bien fait. Régulier $2.50. Prix de vente **$1.99**

OCCASION SANS PAREILLE

"Overalls", modèle ingénieur. Noirs, à raies blanches. Rég. $2.00. Prix de vente .. **$1.69**

Articles pour hommes et garcons

CASQUETTES POUR HOMMES

Casquettes de récente mode, en drap gris ou brun foncé, munies de bande de fourrure à l'intérieur. Régulier $1.25 à $1.50. Prix de vente **99c**

CASQUETTES POUR GARCONS

Casquettes d'hiver munies de bande de fourrure pour les oreilles. Régulier $1.00. Prix de vente **79c**

CHAUSSETTES POUR HOMMES

Grosses chaussettes de travail. La meilleure qualité pour 40 sous. Prix de venté, 3 paires pour **$1.00**

Chaussettes de travail en laine bien épaisse, de parfaite qualité. Régulier 65 sous. Prix de vente, la paire **49c**

Chaussettes en coton noir très épais. Régulier 35 sous. Prix de vente, la paire **29c**

SOUS-VETEMENTS POUR HOMMES

Sous-vêtements en coton ouaté; qualité "Penman". Simple épaisseur. Rég. $1.25. Prix de vente, la paire **99c**

Le même genre, devant double épaisseur. Régulier $1.50. Prix de vente, la pièce **$1.25**

Sous-vêtements en laine à côtes. Qualité extra. Grandeurs: 34 à 44. Rég. $1.50. Prix de vente, la pièce **$1.15**

Sous-vêtements en pure laine, tricotés à côtes. Qualité des meilleures. Grandeurs: 34 à 44. Régulier $2.25. Prix de vente, la pièce **$1.79**

Combinaisons en coton ouaté, marque "Penman". Qualité extra. Grandeurs: 34 à 44. Régulier $3.00. Prix de vente **$2.45**

Notre but a toujours été d'avoir un assortiment complet de tout genre de marchandises dans tous nos rayons, mais nous pouvons maintenir de n'avoir jamais atteint notre but avec autant de succès que cette saison. Nous présentons maintenant l'assortiment le plus complet et le plus varié de **vêtements et articles pour hommes et garçons, bottines pour tous, modes, manteaux, jupes, blouses et tout genre d'articles pour dames et enfants, articles de toilette et de ménage, malles, valises, faïence, meubles, literie, harnais, épicerie, phonographes, etc.** Nous avons introduit tout ce qu'il y avait de plus récent dans les diverses marchandises et **nous avons aussi** (ce qui est de plus important) **marqué nos prix bas hors concours. La lecture attentive de cette liste et l'inspection** en personne de toutes les occasions offertes dans nos divers rayons convaincront toute personne que **nous faisons toujours de notre mieux pour donner le maximum de valeur** dans tout achat fait chez nous.

RAYON DE CHAUSSURES

Chaussures pour Hommes

Elégantes bottines en cuir noir mat ou verni de belle qualité. A lacets ou à boutons. Grandeurs 6 à 10. Régulier $6.00 à $6.50. Prix de vente, la paire **$4.95**

Bottines de travail, en cuir grainé et chromé. Article solide et durable. Grandeurs 6 à 11. Rég. $4.50. Prix de vente **$3.45**

Bottines de travail en cuir chromé jaune ou noir de la meilleure sorte. Bottine entièrement solide et représentant la meilleure valeur pour $6.00. Grandeurs: 6 à 11. Prix de vente, la paire **$4.95**

BOTTINES POUR GARCONNETS

Bottines en cuir fendu très solide et durable pour garçonnets. Grandeurs 11 à $13\frac{1}{2}$. Rég. $2.50. Prix de vente, la paire 1.99

Bottines en cuir de veau, très solide et durable, pour petits garçonnets. Grandeurs: 8 à $10\frac{1}{2}$. Régulier, $2.50. Prix de vente, la paire **$1.95**

BOTTINES POUR GARCONS

Bottines en cuir box de qualité extra. Article qui donnera un très bon usage. Grandeurs: 1 à $5\frac{1}{2}$. Rég. $4. Prix de vente, la paire **$3.49**



Chaussures pour Dames

OCCASION SANS PAREILLE

Bottines en cuir verni de qualité extra. Tige supérieure très haute et faite en drap noir. Forme à lacets ou à boutons. Les plus recherchées. Grandeurs de $2\frac{1}{2}$ à 4 seulement. Rég. $4.50. Prié de la paire vente, ... **$2.45**

Belles bottines en dongola. Forme très convenable. A boutons ou à lacets. Grandeurs: $2\frac{1}{2}$ à 8. Rég. $3.75 à $4.25. Prix de vente, la paire **$2.95**

BOTTINES POUR JEUNES FILLES ET FILLETTES

Bottines en cuir box très fort. Entièrement faites en cuir solide. Grandeurs: 11 à 2. Pour jeunes filles. Régulier $3.25. Prix de vente, la paire **$2.79**

Bottines en cuir box très solide et qui donneront un parfait service pour fillettes. Grandeurs: 8 à $10\frac{1}{2}$. Régulier $2.50. Prix de vente, la paire **$2.19**

BOTTINES POUR GARCONS

Bottines en cuir fendu très solide. Grandeurs: 1 à 5. Régulier $3.00. Prix de vente, la paire **$2.69**

Gilets Jersey pour Hommes

CHEMISES POUR HOMMES

Chemises de travail en flanelle grise "Kersey". Très largement taillées. Régulier $1.75. Prix de vente **$1.39**

Chemises en flanelle française à dessin élégamment rayé, col et manchettes souples. Excellentes pour le travail ainsi que pour le négligé. Régulier $2.00. Prix de vente **$1.45**

GANTS ET MITAINES POUR HOMMES

Notre assortiment de mitaines et gants doublés et non doublés pour le travail ou pour la promenade, est très gros et complet. Les cuirs représentés sont: mule, buckskin, peau de cheval, mocha ou chevreau, et les prix auxquels nous les vendons sont de 69 sous à $3.50.

GANTS ET MITAINES POUR GARCONS

Gants et mitaines doublées pour garçons. Prix, à partir de 39 sous à $1.25.



Les jerseys les plus en vogue, faits avec gros col châle, style "Jumbo". Les nuances: beige, brune, grise ou ardoise. Régulier $6.50 à $7.00. Prix de vente **$4.95**

OFFRE TRES RARE

Jerseys de qualité extra. Couleurs gris clair, gris foncé, beige ou brun. Col modèle châle. Un achat spécial nous permet de tant réduire le prix. Rég. $3.00. Prix de vente **$1.95**

JERSEYS POUR GARCONS

Jerseys de différentes nuances. Rég. $1.95. Prix de vente **$1.49**

SOUS-VETEMENTS POUR GARCONS

Sous-vêtements en coton ouaté "Penman". Grandeurs: 22 à 32. Régulier 75 sous. Prix de vente, la pièce **59c**

Combinaisons en coton ouaté "Penman" de qualité extra. Régulier $1.25. Prix de vente **$1.09**

Les Commandes par la Malle

LES COMMANDES PAR LA MALLE seront remplies promptement et très soigneusement. Nous acceptons des peaux, fourrures, oeufs, beurre et pommes de terre aux prix courants du marché, en échange de toute commande faite de cette liste.

Rayon de vetements et articles pour Dames et Enfants



MANTEAUX

Elégant manteau en étoffe de nuance vert foncé de parfaite qualité. Col double retournable, étoffe d'un côté, velours noir de l'autre. Ceinture tout autour de la taille. Grosses poches de fantaisie. Manchettes garnies de boutons. Longueur: 48 pouces. Grandeurs: 36 à 44. Régulier, $25.00. Prix de vente **$18.45**

Magnifique manteau en étoffe bien épaisse de qualité extra. Grand col qui peut être porté ouvert ou boutonné autour du cou. La ceinture boutonne sur les côtés. Couleurs: gris foncé, brune, bleu-marine ou noire. Longueurs, 48 pouces. Grandeurs: 34 à 44. Régulier, $30.00. Prix de vente **$22.75**

Beaux manteaux en drap frisé chincilla, bleu-marine de très bonne qualité. Modèles des plus en vogue. Rég. $12.50 à $15.00. Prix de vente **$9.95**

MANTEAUX POUR FILLETTES

Notre assortiment de manteaux pour fillettes est très bien fourni et nos prix très bas sont à partir de $3.50 à $12.50.

JUPES

Jupes en popeline noire, fini soie. La mode la plus récente. Munies de ceintures élastiques. Rég. $4.50. Prix de vente **$3.45**

Jupes en serge noire ou bleu-marine d'excellente qualité. Tout ce qu'il y a de plus beau et de plus recherché comme confection maintenant. Rég. $5.00 à $7.00. Prix de vente **$4.45**

BLOUSES

Blouses en voile et linon blanc de belle qualité. Les modèles les plus en vogue. Rég. $1.50 à $1.75. Prix de vente **$1.19**

Blouses en crêpe de Chine de soie de la meilleure qualité. Tout ce qu'il y a de plus récent comme modèles. Nuances: blanche, maïs, pêche et couleur de chair. Régulier, $5.00. Prix de vente **$3.45**

TRES SPECIAL

Laine noire. 3 plis. Régulier $2.25. Prix de vente, la paire **$1.95**

TOQUES

Toques en laine pour garçons et fillettes. Différentes nuances. Régulier, 50 sous. Prix de vente **35c**

SOUS-VETEMENTS POUR DAMES

Corps d'hiver pour dames. Très spécial, pour cette vente, la pièce **49c**

Corps en coton ouaté de très belle qualité. Très spécial, la pièce **95c**

BAS POUR DAMES ET ENFANTS

Bas en coton noir ouaté pour dames. Rég. 50. Prix de vente, la paire **39c**

Bas en cachemire noir de qualité extra pour dames. Rég. 75 sous. Prix de vente, la paire **59c**

Bas en coton très épaissement tricoté pour garçons et fillettes. Rég. 45 sous. Prix de vente, 3 paires pour **$1.00**

Bas en laine à côtes pour dames et enfants, marqués durant cette vente à dès prix hors concours.

Rayon d'Epiceries

License de provisions No. 8—16916

RAYON D'EPICERIES

Rayon d'Epiceries

License de provisions No. 8—16916

Confiture pure "Glassco" ou "Wagstaffe". Fraises, framboises ou mûres (black currant). Chaudire de quatre livres $1.00

Aux pêches ou aux prunes. Chaudière de 4 livres 90c

Confiture mélangée. Pommes et fruits, aux fraises ou aux framboises. Chaudière de trois livres 39c

Raisins de table. Gros. Sp., 3 livres pour 40c

Par bte de 25 liv. $3.25

12 btes pour $2.50

Raisins sans noyaux, secs ou collants. Spécial, 2 paquets pour 25c

Raisins de Corinthe. Lavés et nettoyés. La meilleure sorte. En paquets de 8 onces. Sp. le paquet 20c

A la livre 29c

Tomates conservées. Grosses boites. Qualite extra. Sp. la boite 23c

Caisse de 24 boites $5.10

Pois conservés. La boite 17c

Caisse de 24 boites $3.75

Pêches conservées. La boite 18c

12 boites pour $2.10

Caisse de 24 btes $4.10

Poires conservées. La boite 17c

12 boites pour $1.95

Caisse de 24 btes $3.75

Saumon rose "Sunflower". Qualité extra. La grosse bte 27c

12 btes pour $3.05

Saumon pale. Bonne qualité. Grosse bte 22c

Pruneaux secs, 60 à 70 à la livre. La liv 18c

La bte de 10 livres $1.70

La bte de 25 liv $4.00

80-90 à la liv. La liv 16c

10 livres pour $1.50

25 livres pour $3.50

90-100 à la livre. La livre 15c

10 livres pour $1.30

25 livres pour $3.00

livre 22c

Pêches sèches. La

10 livres pour $2.10

25 livres pour $4.95

Abricots secs. La livre 25c

10 livres pour $2.40

25 livres pour $5.75

Sardines canadiennes. Spécial, la bte 8c

13 btes pour 90c

Sardines importées "Marguerite" ou "Marie Elizabeth". Les meilleures sortes obtenables. Rég. 25. Sp., la bte 20c

Beurre de cacahuètes (peanut). "Golden nut". Le meilleur fabriqué. Sp. la bte de 1 liv 35c

Hono-mo-leen miel canadien fait de miel et sirop. Qualité extra. Bocal de 1 livre 29c

Chaudière de 5 liv $1.05

Sirop de blé d'Inde:

Par bte de 2 livres 23c

Chaudière de 5 liv 55c

Chaudière de 10 liv $1.05

Chaudière de 20 liv $2.05

Sirop blanc "Lily White". Par boites de 2 livres 25c

Chaudière de 5 liv 60c

Chaudière de 10 liv $1.15

Chaudière de 20 liv $2.20

Sirop d'érable pur. Qualité garantie:

Bidon de 1 pinte (2 1-2 livres net) 83c

Bidon de 1 gallon (10 livres net) $3.10

Riz, la livre 12c

50 livres pour $5.65

Fèves blanches. 3 livres pour 35c

Le minot $6.20

Farine de seigle, de maïs blanc, d'orge ou d'avoine. La livre 7c

Farine de blé. Sac de 7 livres 45c

Sac de 24 livres $1.50

Sac de 49 livres $2.90

Sac de 98 livres $5.75

Cornstarch. Le paquet 12c

Gruau. La grosse boite 32c

Sac de 6 livres 43c

Sac de 20 livres $1.30

Sac de 40 livres $2.50

Sac de 80 livres $4.75

Gruau et son aux prix les plus bas.

Mcaroni, vermicelle, spaghetti. Le pqt 11c

Paquet de 5 livres 65c

Poudre à pates "Melrose". Boite de 1 liv 23c

Bte de 3 livres 65c

Bte de 5 livres $1.00

Levure "Royal". Spécial, 5 btes pour 25c

Essences de divers goûts. Artificielles, la bouteille 8c

Pures, la bouteille 19c

Cacao "Fry" ou "Baker". La boite de 1-2 livre 22c

Cacao "Cowan" soluble. La livre 27c

Bte de 10 livres $2.40

Café pur moulu ou grillé. Fameuse qualité. La livre 35c

Café vert "Rio". Première qualité. La liv 24c

10 livres $2.20

Thé noir. Qualité extra. Sp., la livre 49c

Thé vert. Très bonne qualité. La livre 48c

Thé noir "Kadana". Qualité supérieure garantie. Le paquet de 1 livre 57c

Pqt de 2 1-2 liv $1.40

Biscuits soda. Grosses boites. La bte 30c

En boites d'à peu près 14 livres. Prix spécial. La livre 17c

Biscuits sucrés. Diverses sortes. Spécial, 2 livres pour 35c

Pois ronds à soupe. Qualité garantie de cuire. La livre 8c

Le minot $4.80

Pois cassés. Qualité extra. La livre 11c

25 livres pour $2.40

Saindoux pur. 1 liv 35c

Chaudière de 3 livres (poids brut) $1.75

Chaudière de 10 livres (poids brut) $3.40

Seau de 20 liv net $6.65

Saindoux composé. La livre 29c

Chaudière de 3 livres (poids brut) 85c

Seau de 20 liv. net $5.65

Crisco. La boite de 1 livre 35c

Bte de 3 livres $1.05

Fromage. La livre 29c

Sel fin de table. Petits sacs de 3 livres 7c

Moyens de 5 liv 12c

Gros sacs de 50 liv 87c

Gros sel. En sac de 50 livres 75c

Par baril de 280 livres brut $3.85

Allumettes. Grosses boites (500). 2 boites pour 25c

FRUITS ET LEGUMES

Bananes. La douz 40c

Citrons. La douz 40c

Pommes de table de choix. 3 liv. pour 25c

Caisse d'à peu près 40 livres $2.95

Pommes pour cuire. 6 livres pour 25c

Par tonneau de 150 livres $5.50, $6.25 et $7.25

Oignons. Spécial, 6 livres pour 25c

POUR LE LAVAGE ET LA CUISINE

Savon Royal Crown. Boites contenant 6 barres. La bte 30c

Par caisses de 144 barres $7.00

Savon "Sunlight" ou "Gold". 2 savons 15c

Caisse de 100 .... $7.20

Savon "Fels Naphtha". Bte de 10 savons 85c

Poudre à laver Royal Crown. Grosse bte 24c

Sopade. La meilleure poudre à laver. La grosse boite 27c

Old Dutch. Boite 9c

Savon de Castille. Blanc ou marbré. La barre de 2 livres 38c

Barre de 3 livres 55c

Soda à laver. Paquets de 2 1-2 livres. Spécial, le paquet 8c

LA MAISON BLANCHE

15 a 35 Avenue Provencher

ST-BONIFACE, MAN.

Telephone Main 878-879

COTE DU GRAIN

Cote fournie par le Comptoir Agricole

Mardi soir, octobre

No 1 Nord déchargé	$2.24½
No 2 Nord déchargé	2.21½
No 3 Nord déchargé	2.17½
No 4 Nord déchargé	2.11½
No 5 Nord déchargé	1.99½
No 6 Nord déchargé	1.90½
Fourrage, déchargé	1.78

AVOINE

2 C. W., décharge	$ .81
No 3 C. W.	.78
Fourrage, Extra No 1	.78
Fourrage 1	.76⅛
Fourrage 2	.76⅛

ORGE

No 3 C. W.	$ .99
No 4 C W	.94
Fourrage	.99
Rejeté	.90

LIN

No 1 C. W., déchargé	$3.67

SEIGLE

C. W.	$1.55

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

"Inspecté" veut dire inspecté par les inspecteurs du gouvernement à Winnipeg.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

RETAIL

"Steers."—

Excellent	$13.00 à $13.50
Bons	$11.50 à $12.75
Bons	$6.50 à $7.00

"Bulls".—

Excellents	$7.00 à $7.75
Ordinaires	$4.00 à $5.00

"Oxen".—

Excellents	$7.50 à $8.00
Bons	$6.50 à $7.50
Ordinaires	$4.00 à $5.00

Vaches.—

Excellents	$8.00 à $9.00
Bons	$7.50 à $8.75
"Canners"	$4.25 à $5.25

Taures.—

Excellents	$9.00 à $9.75
De choix. 'Stockers'	$7.00 à $8.25
Bonnes	$6.00 à $7.00

Cochons.—

Choix	$19.00
Légers (110 et moins). Prix	$14.50
Lourds. Choix	$16.00 à $17.00
Truies	$15.00 à $16.00

Moutons.—

Agneaux	$16.00 à $17.00
Moutons	$13.00 à $14.50

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs—

De la campagne. Caisses retournées	$ .39
Du gros au détail	.42

Beurre.—

Crêmerie	$ .45
De ferme	.40

Fromage—

A la fromagerie	$ .21

Viandes—

Boeuf	$ .24
Veau	.22
Mouton	.27
Porc	.27
Bacon. Flanc	.42

Patates—

Le boisseau	$ .75 à $ .80

Volailles—

Poulet	.35
Poule	.28½
Canards	.25
Oies	.25

Gruau—

Sac de 80 livres	$4.70

Farine—

Conformément à l'arrêté gouvernemental. Comptant. Au char.

Five Roses. Sac de 98 liv.	$5.17
Five Roses. 2 de 49 liv.	5.23
Five Roses. 4 de 24 liv.	5.37
Purity. Sac de 98 liv.	5.17
Purity. 2 de 49 livres	5.22½
Purity. 4 de 24 livres	5.37½
Royal Household. 98 liv.	5.17½
Royal Household. 2 de 49	5.23
Royal Household. 4 de 24	5.38

Alimentation—

(Prix des meuneries.)

Avoine. La tonne		$58.00
Seigle. Le sac		$5.50

	Son	Gru.
Winnipeg	$30.80	$35.80
Portage	$30.80	$35.80
Brandon	$30.00	$35.00

Ces prix sont ceux du gru et du son en sac. Libre, c'est $6.00 de moins la tonne.

Sucre—

Granulé. Extra	$9.50 à $10.15

C'est le prix au baril. Au sac de 100 livres, 5 sous de plus; en poudre, boite de 60 livres, 20 sous de plus qu'au baril; en gros pains, boîte de 100 livres, la même chose qu'au baril.

Foin—

"Timothy" No 1	$26
"Timothy" No 2	$25
"Red Top" No 1	$24
"Red Top" No 2	$23

LES MOUTONS SUR LA FERME

Un officiel du gouvernement fédéral qui se trouvait à Lethbridge pour surveiller la classification de la laine dans ce district de l'Alberta, a estimé que le total de la tonte contrôlée par les membres de l'Association des Producteurs de Laine de l'Alberta-Sud, se chiffrerait à un million et demi de livres cette année, soit une augmentation de 25 pour cent sur l'année dernière. On estime que la production globale des provinces prairies a été elle-même de 25 pour cent plus forte qu'en 1917, et que les troupeaux ont été augmentés dans une proportion de cent à cent cinquante pour cent par la naissance des agneaux, une augmentation dont on a sujet d'être tout à fait satisfait. L'Association Coopérative Canadienne des Producteurs de Laine, qui a été formée l'an dernier, s'était déjà [illegible] mise en mesure de prendre soin de la tonte du printemps dernier, et pour cette fin s'était réservé l'usage de deux vastes entrepôts à Toronto, pour y recevoir la laine et la préparer pour la vente. Presque tous les éleveurs de moutons du Canada font partie de cette association; cependant, [illegible] aussi accepté la production des autres éleveurs, de sorte que [illegible] fréquenta le Bishop's College de Lennoxville, avant d'entrer au service du Grand Tronc en 1883, comme apprenti machiniste aux usines de la Pointe Saint-Charles. Il passa ensuite à l'emploi du Pacifique Canadien, en 1887 et de l'Intercolonial en 1893, après quoi il revint au C. P. R. en 1898. Il fut successivement contremaître-général aux usines de Winnipeg, mécanicien en chef pour la division de la Colombie-Anglaise; [illegible] tant surintendant du pouvoir moteur, lignes de l'Est; assistant gérant-général, lignes de l'Ouest, et vice-président.

LA GUERRE

Plus de 8,000 Prisonniers. — Cambrai capturée

Londres, 9. — La ville de Cambrai a été capturée par les troupes anglaises qui ont fait aussi 8,000 Allemands prisonniers.

Le feld-maréchal Haig a annoncé, dans son communiqué officiel d'aujourd'hui, la capture de cette forteresse que les Allemands détenaient depuis longtemps.

• • •

Autres progrès près de la ville de Cambrai

Londres, 9. — La nuit dernière des progrès additionnels ont été faits à l'est de Sequehart, ainsi que vers Bohain et Maretz.

Au sud de Cambrai, les troupes anglaises ont capturé Forenville et ont atteint les confins ouest de Walincourt. L'attaque de ce matin eut lieu au front des 3ème et 4ème armées et commença à 5 heures et 20.

• • •

Les Français avancent

Paris, 9. — Les troupes françaises ont capturé, hier soir, les banlieues des villes de Neuville-St-Amand et d'Harly, au sud-est de St-Quentin.

Paris, 9. — (Plus tard.) — Les troupes françaises attaquant hier soir, au sud et à l'est de St-Quentin, ont capturé les défenses allemandes entre Harly et Neuville St-Amand et se sont emparées d'une partie de cette dernière ville, au nord.

• • •

Les Américains poursuivent l'ennemi

De l'armée américaine au nord-ouest de Verdun, 9. — Les forces américaines ont aujourd'hui avancé du coté est de la Meuse et ont occupé Charny. En compagnie des Français elles ont capturé les villages de Consenvoye, Brabant, Haumont et Beaumont. Elles ont chassé l'ennemi de ces endroits et la pousse plus au nord, au milieu d'une bataille acharnée.

• • •

Au nord de Reims

Avec l'armée française au nord de Reims, 9. — Les Français ont continué leurs attaques sur la ligne de la Suippe, et font des progrès. Ils ont traversé la Suippe et ont pris Bezancourt. L'artillerie allemande a violemment bombardé les positions françaises au nord de l'Aisne à Barry-au-Bac.

• • •

Reculade de 3 milles près de St-Pierre

Paris, 9. — En Champagne, les Français et les Américains ont repoussé les Allemands sur un front de près de 3 milles au nord de St-Pierre. Ils ont pris le plateau nord-est d'Autry et ont fait un nombre considérable de prisonniers, d'après un communiqué officiel français.

Au nord-est de St-Quentin, les Français ont pris Fontaine Uterte, la ferme Bellecourt, le village de Rouvroy et d'autres positions importantes. Plus de 1,200 prisonniers ont été faits, dans cette région.

• • •

St-Etienne change de mains plusieurs fois

Avec l'armée française au nord-est de Reims, 9. — Les troupes françaises, après avoir traversé la Suippe, près de sa rencontre avec l'Aisne, ont été rudement ataqués par les Allemands, mais ont maintenu leurs positions.

Plus à l'est, l'ennemi a repris St-Etienne, par une série de violents combats. La ville a changé de mains plusieurs fois pendant la journée, mais finalement elle est restée aux mains des Français.

La confection d'une importante tête pont sur la rive nord de l'Aisne, à Berry-au-Bac a accru le danger des positions allemandes sur la Suippe.

Dix mille prisonniers allemands

Paris, 9. — D'après Marcel Hutin, dans l'Echo de Paris d'aujourd'hui, les Alliés ont fait 10,000 prisonniers allemands sur les différents fronts, hier. Il ajoute que l'ennemi évacue la forêt de l'Argonne.

• • •

Au front franco-américain

Londres, 9. — L'attaque des Américains a repris ce matin tout le front sud de Cambrai, d'après le rapport du maréchal Haig, et ils font des progrès.

Avec l'armée américaine au nord-ouest de Verdun, 9. — A l'ouest du secteur de l'Argonne, les Américains ont avancé, mais ils ont reçu un bombardement intense des Allemands, qui offrent une énergique résistance sur cette ligne. Les Allemands emploient les gaz asphyxiants en grande quantité.

• • •

Importante bataille entre Cambrai et St-Quentin

Avec l'armée anglaise en France, 9. — La plus importante bataille de la guerre se livre entre Cambrai et St-Quentin. Les canons anglais ont craché des tonnes de mitraille depuis hier.

Les Anglais et les Américains, en étroite coopération, ont forcé les ennemis à reculer sur une largeur de 20 milles, et sur une profondeur de 3 milles entre Cambrai et St-Quentin, hier. La ligne Hindenburg se trouve considérablement brisée dans ce secteur.

Les troupes américaines de la Caroline du Nord et du Sud et celles de Tennessee ont pris Brancourt et Premont, et ont fait une avance de plus de trois milles.

Actuellement, il semble que la ligne de bataille passe par le sud de Forneville, et l'est de Serainvillers. On rapporte que les Alliés sont dans Wambaix, et qu'ils ont été vus à l'est de Château Ancle, dans Villers Outreaux, et Serain, à l'est de Premont, à l'est de Brancourt, à l'est de Fresnoy le Grand et à l'est de Sequehart. Tout le terrain à l'ouest de ces endroits sont aux mains des Anglais.

• • •

Une retraite générale entre Saint-Quentin et Cambrai

Paris, 10. — Les troupes anglaises et françaises ont forcé les Allemands à retraiter au nord et au sud de St-Quentin. La Première Armée Anglaise poursuivant l'arrière-garde allemande, a avancé d'environ cinq milles à l'est de St-Quentin et a fait 2,000 prisonniers.

• • •

Les boches en déroute près de Le Cateau

Avec l'armée anglaise sur le front de Cambrai-St-Quentin, 10. — Une patrouille a rapporté la nouvelle que les Allemands sont en grande déroute à l'est de Le Cateau. Les troupes et les transports fuient du mieux qu'ils peuvent devant la cavalerie et les chars d'assaut des Anglais.

Les Anglais ont dépassé la route Cambrai-Le Cateau, et ont traversé le chemin de fer entre St-Quntin et Bertry. Seboncourt est en vue ainsi que Fontaine Notre-Dame. Les Anglais et les Américains sont à la veille d'entrer en terrain ouvert.

Au sud de Cambrai la troisième et la quatrième armée anglaise ont pris Harcourt, et une suite de villages. Elles ont dépassé Selvigny, Caullery, Ligny, Montigny et Meretz, et sont près de Caudry et de Bertry.

On annonce aussi qu'au nord de Cambrai, Escaudoeuvres a été pris.

La cavalerie à travers la ligne ennemie

La cavalerie est maintenant à l'est des villes mentionnées comme prises. Les Alliés se sont frayés un passage, l'espace de plusieurs milles, à travers les lignes allemandes, au nord et au sud. Et l'on prévoit qu'il y aura une retraite qui s'effectuera sur une plus grande étendue que celle qui s'effectue actuellement.

• • •

Deux cents canons et 10,000 prisonniers

Londres, 10. — La ville de Cambrai est entièrement aux mains des Anglais, rapporte le maréchal Haig, et les Canadiens ont été les premiers à entrer dans la ville.

Dans la grande avance d'hier les Anglais ont fait 10,000 prisonniers et ont pris 200 canons.

Avec la prise de Cambrai les Anglais ont le champ libre vers l'est. L'avance est de neuf milles dans le secteur Cambrai-St-Quentin, et tout indique que cette marche en avant ne s'arrêtera pas.

• • •

Les Canadiens victorieux dans Cambrai

Avec l'armée anglaise sur le front Cambrai-St-Quentin, 10. — Après un violent feu de barrage, les Anglais et les Canadiens ont commencé une formidable attaque sur un front de quelques milles au nord de Cambrai.

Les Canadiens eurent beaucoup à faire à un certain endroit au nord de Cambrai, mais leur vaillance triompha de la résistance allemande. Alors ils se précipitèrent vers l'est, subissant les effets d'une violente canonnade ennemie.

Les Canadiens et les Anglais entrèrent dans Cambrai par le nord et par le sud de la ville, et se rencontrèrent au centre. Bon nombre d'Allemands avaient fui, mais un grand nombre étaient restés pour faire une contre-attaque; ces derniers furent fait prisonniers ou tués. Quelques soldats allemands sont encore cachés dans les caves profondes ou dans les tunnels creusés par eux, durant l'occupation de la ville. Ils sont dénichés et envoyés dans les camps de concentration.

Malgré que les Allemands aient mis le feu à plusieurs endroits, la ville de Cambrai n'est pas aussi endommagée qu'on l'aurait cru.

• • •

A l'est de St-Quentin

Paris, 10. — Les Français, poursuivant leur chemin à l'est du chemin de fer St-Quentin-Le Cateau, ont pris le bois Etaves et le village de Bocquiaux. Plus au sud ils ont pris Marcy et ont atteint Fontaine Notre-Dame et Fonsommes.

Les Français ont pris le point de raccordement de chemin de fer de Mezières-sur-Oise, ont fait 2,000 prisonniers. Ils ont fait une avance considérable à l'est de St-Quentin, ainsi que sur l'Aisne.

• • •

250,000 Allemands sont en pleine retraite

Paris, 10. — Un quart de millien d'Allemands sont actuellement en retraite entre Cambrai et St-Quentin, avec les Alliés à leurs talons, d'après les rapports du champ de bataille reçus ce soir. A quelques endroits l'avance a excédé 15 milles dans les derniers deux jours.

Ce mouvement en avant des Alliés est considéré comme le premier épisode de la grande retraite générale des Allemands qui semble inévitable, car il est douteux que Ludendorff ait des positions assez fortifiées sur la haute Loise et le canal de Sambre pour lui permettre de résister avec efficacité à la continuation de l'avance victorieuse des Alliés.

• • •

A l'assaut de la ligne Kriemhild

Avec l'armée américaine au nord-ouest de Verdun, 10. — Les troupes américaines qui opèrent à l'ouest de la Meuse ont recommencé leurs attaques contre la formidable ligne Kriemhild, aujourd'hui. Cet assaut a été tenté au sud de Romagne, et les Américains ont réussi à passer à travers les positions allemandes.

Plus à leur droite les Américains se sont frayé un passage à travers le bois Cunel. Cette avance rend plus facile l'attaque de Mamelle, point stratégique important de la ligne Kriemhild-Steelung.

• • •

Le canal de l'Aisne est traversé

Paris, 10. — Les troupes françaises ont continué, la nuit dernière, à poursuivre les Allemands dans la région de St-Quentin, à l'est. Elle ont dépassé Fontaine-Notre-Dame et Beautroux.

Au nord les Français ont capturé le plateau de Croix-sans-Tête, et plus à l'est ils ont traversé le canal de l'Aisne dans la région de Villers-en-Prayères.

Dans une attaque vigoureuse en Champagne, les troupes françaises ont capturé Liry, à deux milles à l'ouest de Monthois.

• • •

Principale ligne de défense percée

Washington, 10. — Le général Pershing rapporte que les Américains ont percé la principale ligne de défense des Allemands à l'ouest de la Meuse. Ils font des progrès à l'ouest de la Meuse, et dans la forêt de l'Argonne ils ont pris d'importants plateaux, au sud de Marcq, et ont rejoint les Français à Lançon.

• • •

Plusieurs places sont capturées

Paris, 11. — Sur le front de Champagne, les troupes françaises ont traversé la Suippe et ont gagné du terrain entre St-Etienne et Boult-sur Suippe ainsi qu'à Warmeriville, à Vandètre et à St-Mesnes.

Plus à l'est les Français poursuivent les Allemands qui sont en retraite.

Sur le front ouest de la forêt de l'Argonne l'infanterie française a pris Semide et le mont St-Martin. Les Français ont pris d'assaut Corbon et Brieros.

Les troupes françaises ont avancé, la nuit dernière, dans la région nord de l'Aisne et ont capturé les villes de Chivy et de Moulins.

Les troupes italiennes ont atteint le point sud de Courtecon, sur le Chemin-des-Dames.

• • •

Les Français ont capturé Grandpré

Paris, 11. — Les Français ont traversé aujourd'hui l'Aisne, à l'est de Oeuilly, et au sud-est de Laon, et ils ont repoussé l'ennemi. Ils ont aussi gagné du terrain au nord de Berry-au-Bac et ont fait plusieurs prisonniers, suivant une dépêche officielle du Bureau de Guerre.

Dans le secteur de Champagne, les Allemands ont commencé une retraite vers l'Aisne.

Les Français ont traversé l'Aisne à Termes, et ont occupé la station de Grandpré, où ils ont fait un grand nombre de prisonniers.

PETITES ANNONCES

Tarif: 1 sou par mot. Minimum: 25 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

A vendre.—Un tracteur de 18x35 H. P. à gasoline et à l'huile, ainsi qu'un moulin à battre et une charrue à 6 oreilles pour chaume, et 6 oreilles à casser avec 12 pointes extras.—Prix; $2,500. S'adresser à **M. Jos. A. Cormier, La Salle, Man.**

Bonne servante demandée. Bons gages. Pas de lavage si désiré. S'adresser à **Mme O'Connell, 637 avenue Bannatyne, Winnipeg.**

Institutrice demandée pour l'école Thibert, No 1740. Devra pouvoir enseigner l'anglais et le français, et avoir un permis d'enseignement ou un brevet de deuxième classe. Pour plus de renseignements, s'adresser à **Jos. Patenaude, Thibert S. D., Guynemer, Man.**

MANGEZ ECONOMIQUEMENT!

Ne mangez pas plus, mais mangez économiquement! On n'a aucune excuse de s'empiffrer. Il s'agit de digérer plus et mieux, c'est là l'essentiel. L'Elixir Américain de Vin Amer de Triner est le remède par excellence pour aider à digérer. La nourriture, si on la digère, se transforme en sang et en vitalité; sinon, elle devient un poison qui cause de la maladie. L'Elixir Américain de Triner vous libérera de la constipation, de l'indigestion, des maux de tête, de la nervosité, de la débilité générale. En vente chez tous les pharmaciens, mais insistez pour obtenir le remède de Triner. $1.50. Maintenant qu'approche la saison des froids, ayez toujours à votre portée deux remèdes: le Sédatif de Triner contre la toux (pour toux et rhumes, 25 et 50 sous chez les pharmaciens, 35 et 60 par la poste) et le liniment de Triner (pour le rhumatisme, la neuralgie, le lumbago, les douleurs dans les muscles, etc.) 70 sous.—Joseph Triner, chimiste-fabricant, 1333-1343 S. Ashland Ave, Chicago, Ill.

L'UNION CANADIENNE

La première réunion des nouveaux administrateurs de l'Union Canadienne eut lieu jeudi dernier. L'assemblée, ouverte par M. Gédéon Lemay, alors président, fut, on pourrait presque dire solennelle; un décorum parfait y régna jusqu'à la levée de la séance, laquelle avait pour unique but l'élection des officiers, dont voici les élus.

M. Gédéon Lemay, président. — Un choix digne de mention, sans aucun doute. — M. le docteur Laurendeau, vice-président. — Foch n'a-t-il pas d'aide-de-camp? — M. Jacques Mondor, gérant. — Gare à ceux qui montent sur les tables. — M. Ernest Gagnon, trésorier. — Payez et on vous ouvrira. Enfin, M. Louis-Philippe Gagnon, secrétaire. — Un rêve.

On procéda ensuite à l'élection du président de chaque différent comité dont se compose l'administration, et voici ce qui en résulta: M. Edmond Beaudry, président du comité de la publicité. M. Alexandre Beaupré, président du comité de l'art littéraire. M. Georges Delisle, (pas Rouget), président du comité de la musique, et M. Avila Ferland, président du comité des jeux athlétiques.

Un point, c'est tout, la séance est levée.

* * * *

Une condition précaire. M. G. Behrends, de Wilmont, Minn., nous écrit: "Je dois reconnaître que le Novoro du Dr Pierre a réussi splendidement dans le cas de mon petit garçon âgé de six ans. Sa santé avait toujours été dans une condition très précaire; il ne pouvait ni vivre, ni mourir. Maintenant, il joue, chante et s'amuse tout le temps." Ce remède nourrit, fortifie et rebâtit le système entier: il n'est pas vendu par les droguistes. Adressez-vous au Dr Peter Fahrney and Sons Co., Chicago, Ill.

Les remèdes du Dr Pierre sont délivrés au Canada, libres de tous droits.

LORD SHAUGHNESSY

Il abandonne la direction exécutive du Pacifique Canadien

D'importants changements viennent d'être apportés dans la haute direction de la compagnie du Pacifique Canadien par la décision de Lord Shaughnessy de se retirer de la présidence active de cette organisation de transport. Lord Shaughnessy a donné sa démission à une réunion spéciale des directeurs, à la gare Windsor, en même temps qu'a été annoncée la nomination de M. E.-W. Beatty pour le remplacer dans les fonctions importantes qu'il abandonne aujourd'hui. Il restera cependant président du bureau de direction, de sorte que, quoique relevé de ses devoirs exécutifs, il continuera à accorder à la compagnie le fruit de ses conseils et de sa longue expérience.

Ces changements sont le résultat de la conviction de Lord Shaughnessy, qu'en vue du vaste programme élaboré par le Pacifique Canadien pour la période de reconstruction après la guerre, les intérêts de la compagnie seront mieux servis par la nomination d'un homme plus jeune à la direction active d'une organisation aussi complexe et aussi importante que celle du C. P. R. Quoique de plusieurs années plus jeune que ses prédécesseurs, à l'époque où ils se retirèrent de la présidence, Lord Shaughnessy avait décidé dès la déclaration de la guerre de remettre la direction de la compagnie entre d'autres mains, aussitôt que l'horizon financier se serait éclairci. Il n'hésite pas aujourd'hui à remettre à un successeur la responsabilité exécutive qui lui incombait, surtout à un homme comme M. Beatty, qui a déjà montré des qualités administratives exceptionnelles et qui jouit d'une grande confiance, non seulement parmi les chefs politiques et financiers du Canada, mais aussi parmi les nombreux employés du Pacifique Canadien. M. E.-W. Beatty, le nouveau président, était depuis plusieurs années vice-président et avocat-général, de même que directeur du C. P. R. Il naquit à Thorold, Ont., en 1878, et étudia le droit à Toronto. Il entra au service du C. P. R. en 1901, fut nommé vice-président en 1914 et directeur en 1916.

Sir George Bury, vice-président et directeur de la compagnie, se voit, à cause du mauvais état de sa santé, dans l'obligation d'abandonner son poste. Il entra à l'emploi du Pacifique Canadien en 1883 comme sténographe dans le bureau de Lord Shaughnessy, quand celui-ci n'était encore qu'agent des achats. Pendant 35 ans, grâce à ses qualités, il fut promu successivement jusqu'à la haute position qu'il occupait, avant de demander aux directeurs de le relever de ses devoirs. Malgré sa démission, il restera associé aux affaires de la compagnie. C'est M. Grant Hall, vice-président en charge des lignes de l'ouest, qui a été nommé pour le remplacer à Montréal. M. Hall naquit en 1863 et sieurs millions de livres ont été vendues par l'intermédiaire de cette organisatio au cours de cette saison.

La croissance de l'industrie de l'élevage du mouton dans l'Ouest canadien a été remarquable depuis ces quelques années dernières. Ce progrès paraît cependant plutôt rationnel à celui qui connaît suffisamment ces provinces, car tous les avantages semblent y être réunis pour la réussite de cet élevage. Il n'y a certes aucune région sur le continent, où le fermier peut s'engager dans la production de la laine avec autant de succès que dans les prairies, surtout en Alberta, où le climat, l'abondance de la nourriture et l'excellence de l'eau font de la contrée un endroit idéal pour élever des moutons. Le prix peu élevé du terrain dans l'Ouest est encore un encouragement offert aux fermiers qui désirent aller s'établir dans ces provinces.

C'est surtout depuis quatre ans que l'élevage des moutons sur les fermes a commencé à faire de réels progrès. La haute qualité de la laine, de même que l'énorme demande et les prix élevés payés pour ce produit, ont fait comprendre aux fermiers quels bénéfices ils pourraient retirer en ajoutant cette industrie à celle déjà rémunérative de la culture mixte et aujourd'hui celle-là est fermement établie et progresse aussi vite que le permettent les bêtes de reproduction disponibles. C'est du côté des fermes qu'il faut désormais se tourner pour la production de la laine, car l'élevage des moutons sur les "ranches" devient de plus en plus difficile chaque année pour diverses raisons.

Les prix rémunérateurs payés pour la laine, de même que pour la viande de mouton, ont donné aux fermiers l'encouragement nécessaire, et le développement que prendra de ce fait dans l'Ouest l'élevage de ces animaux contribuera à nous assurer une abondante quantité de matières premières pour la confection des articles en laine.

LA GRIPPE

Conseils pratiques et faciles à suivre

Le Conseil Supérieur d'Hygiène de Québec vient de donner aux municipalités les conseils suivants, dans une circulaire récente:

La grippe a fait son apparition dans plusieurs endroits de la province et, connaissant les allures ordinaires de cette maladie, il y a lieu de considérer la situation très menaçante, si rien n'était fait pour l'endiguer.

C'est par les sécrétions de la bouche et du nez que la maladie se propage; elles constituent le véhicule ordinaire du germe. Par conséquent, si tous ceux qui sont malades ou qui ont été en contact avec les malades prenaient soin de leurs sécrétions nasales et buccales, au lieu de les semer partout, la maladie ne pourrait pas prendre, cette année, l'extension qui lui a été si coutumière par le passé.

Les mesures à prendre contre la grippe sont les suivantes:

Isoler le malade dans une chambre séparée et lui faire prendre soin de ses sécrétions nasales et buccales. En guise de mouchoirs, lui donner des chiffons (guenilles) ou des serviettes de papier, que l'on aura soin de brûler avant qu'ils n'aient le temps de sécher. Si le malade se sert de crachoir, que ce soit un crachoir contenant une solution de chlorure de chaux (par exemple: une partie d'eau de javelle pour neuf parties d'eau). Faire bouillir dès qu'il est sorti de la chambre, tout le linge de corps ou de lit que le malade aura pu souiller de sa salive ou expectorations.

Le malade guéri, on procède à une nettoyage complet de sa chambre, lui faisant subir une longue aération et favorisant le plus possible la pénétration des rayons solaires, car le soleil est un des meilleurs désinfectants.

Quant aux personnes qui ont été en contact avec le malades et qui peuvent, par conséquent, loger le germe de la grippe dans leurs voies respiratoires, c'est-à-dire être devenues porteurs de germes (que ces personnes développent ou non subséquemment la maladie), il y a lieu de leur recommander, dans intérêt et dans l'intérêt de ceux qu'ils fréquenteront, de faire usage de gargarismes et de douches nasales, employant des solutions faibles de germicides, par exemple 1 partie de permanganate de potasse dans quatre mille parties d'eau physiologique (eau physiologique: 6 parties de chlorure de sodium dans 1,000 parties d'eau).

Il y a lieu de recommander au public de ne pas aller aux lieux de réunion, tel que théâtres, etc., où l'on peut rencontrer des porteurs de bacilles qui n'ont pas suivi les instructions ci-dessus.